

Annexe 10 : Catalogue Reg(art)s sur les Harkis

Reg(art)s sur les harkis

Catalogue d'œuvres artistiques et de travaux de sciences sociales

Préambule, Françoise DUMAS, Présidente de la CNIH

Le 16 juin 2022, la CNIH a validé un mandat portant sur le recensement de la « *production artistique disponible en France relative aux harkis et à leur histoire* ». Derrière cette volonté se trouvait celle d'enrichir le volet mémoriel de ses compétences en identifiant les auteurs d'œuvres aussi bien littéraires qu'audiovisuelles, cinématographiques ou picturales dans le but de mettre en valeur leur démarche et la qualité de leur travail. C'est dans cet esprit de stimulation artistique et intellectuelle que la commission organise chaque année un prix littéraire, étant convaincue de la place fondamentale de l'art et du témoignage dans

la transmission de la mémoire des Harkis aujourd'hui et pour les générations futures. De ce fait, la Commission souhaitait en particulier être informée des « *œuvres créées par des harkis et des descendants de harkis et inspirées par leur propre vécu* ». Ce mandat a été confié à Hafida Belrhali que je remercie grandement pour son travail mené avec l'ensemble des acteurs ayant contribué au rendu de ce catalogue, en particulier les étudiants de la Faculté de droit de l'Université Grenoble-Alpes et l'ONaCVG. Je remercie également l'équipe du secrétariat général de la CNIH qui a suivi et épaulé ce projet jusqu'à son rendu final.

Parmi les préjudices qu'ont subis les Harkis et leurs proches, il en est que ma collègue Kelly Picard nomme le « préjudice de connaissance » et le « préjudice de reconnaissance ». L'art et les recherches scientifiques contribuent à l'œuvre de réparation de ces préjudices. La création artistique contribue parfois à réparer les individus à l'origine des œuvres littéraires, picturales, audiovisuelles... En transmettant émotions et savoirs, elle rompt l'oubli et le silence.

La contribution de l'art à la mémoire est évoquée par Mohand Hamoumou dans sa thèse Et ils sont devenus Harkis. Elle l'est aussi par Tom Charbit dans son rapport sur Saint-Maurice-l'Ardoise de 2005. Ce dernier regrette alors « *l'absence remarquable des harkis dans la littérature ou le cinéma* » et souligne que « *cette histoire ne fait pas encore partie de notre culture* ». 20 ans plus tard, ce constat n'est plus d'actualité : de l'Art de perdre d'Alice Zeniter à Les Harkis de Philippe Faucon, de Lisa et Mohamed à La source des fantômes, les romans, films, BD... évoquent – enfin – les harkis et leur histoire.

La Commission nationale indépendante de reconnaissance et de réparation des préjudices des Harkis (CNIH) a voulu soutenir de nouvelles créations et a instauré ainsi un prix décerné à des œuvres artistiques chaque année. La CNIH a voulu également se doter d'un catalogue d'œuvres commentées sur les Harkis et m'a confié ce mandat. J'ai souhaité associer à ce projet des étudiants de master de la Faculté de droit de Grenoble : trois promotions successives d'étudiants ont travaillé avec moi au sein d'un groupe informel, fait de liberté et de curiosité, intitulé « Art et Harkis ». Ces étudiants volontaires, engagés, ouverts, ont rencontré des Harkis et membres de leurs familles, échangé avec des artistes, découvert le site de Rivesaltes, rencontré des membres de l'ONaCVG. Ils ont lu, lu et lu encore et vu bien des films. Ensemble, nous avons rédigé les notices que vous pouvez découvrir dans ce catalogue. Elles présentent des œuvres diverses, de registres, de formes et de formats différents sans souci d'exhaustivité ni exclusive. D'emblée, certaines œuvres apparaissent dans leur particularité : elles sont

celles d'enfants de harkis ou de témoins de leurs parcours. D'autres réalisations mériteraient d'être lues et vues. Des prolongements de ce catalogue sont souhaitables ; il ne constitue que la première étape d'un recensement à poursuivre.

L'ensemble de notre démarche a été soutenue par des institutions et des personnes que je souhaite chaleureusement remercier en commençant par l'Office national des combattants et victimes de guerre (ONaCVG). Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à M. Mohamed Nemiri (chef du département des rapatriés) et Mme Cécile Cléry-Barraud (directrice du service départemental de l'Isère) qui nous ont offert, année après année, les moyens d'accéder aux œuvres et de réaliser les déplacements utiles à notre travail. Les soutiens ont été nombreux également au sein des instances universitaires. Le Centre de recherches juridiques, laboratoire auquel j'appartiens au sein de l'Université Grenoble-Alpes, la Faculté de droit de Grenoble, dont sont issus tous les étudiants du groupe, l'Université Grenoble-Alpes à travers sa direction de la Culture, la Bibliothèque Universitaire Droit-Lettres : tous ces acteurs ont été des soutiens précieux et constants. L'équipe de cette bibliothèque a organisé en 2023 notre exposition de notices d'œuvres et d'ouvrages sous l'intitulé « Reg(art) droit : Les Harkis ». Le titre de ce catalogue est inspiré de celui de cette exposition, dont la formulation est une idée des documentalistes. Leur investissement pour nous soutenir dans la première forme de ce projet a été considérable. Au sein du groupe d'étudiants, tous précieux à cette démarche et dont les noms figurent dans ce catalogue, trois d'entre eux ont eu une part significative pour l'organisation de notre travail collectif : Germain Carlier, Yousra Khaled-Khodja et Julia Streefkerk. Les stagiaires de la CNIH, Roxane Liot, Lou Vincent et Inès Ragot, ont également contribué à ce recueil en l'enrichissant.

Les étudiants du groupe Art et Harkis et moi-même espérons que ce catalogue offrira l'occasion de faire comprendre et ressentir

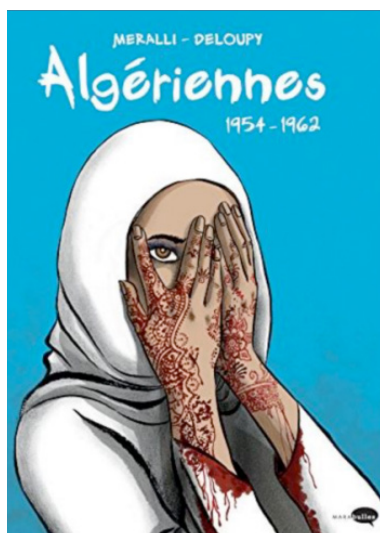
ce qu'est l'histoire des Harkis. Et d'ouvrir plus grands encore le regard et le cœur de ceux qui découvriront ces œuvres.

SOMMAIRE

Reg(art)s sur les harkis - Catalogue d'œuvres artistiques et de travaux de sciences sociales.....	466
Préambule, Françoise DUMAS, Présidente de la CNIH	466
Introduction, Hafida BELRHALLI, Professeure de droit public	467
BANDES-DESSINÉES.....	470
S. MERALLI – DELOUPY, Algériennes : 1954-1962, Marabout, 2018, 120 p.	470
G. CARRERAS, On les appelait les harkis... : et pourtant ils étaient soldats de la France ! , L'Harmattan, 1997, 57 p.	471
J. FREY - M. GOUST, Lisa et Mohamed , Futuropolis, 2021, 108 p.	472
D. BLANCOU, Retour à Saint-Laurent des Arabes , Delcourt, 2012, 137 p.	473
LAX – GIROUD, Arzayen' , Dupuis, 2019, 123 p.	474
J.-M. BILLIQUOD - A. MOUMEN, La guerre d'Algérie : chronologie et récits , Gallimard, 2022, 79 p.	475
F. BOUDJELLAL, Le cousin harki , Futuropolis, 2012, 69 p.	476
P. GLOGOWSKI - P. DE GMELINE, Harkis : fidélité et abandon , éd. du Triomphe, 2018, 43 p.	477
ROMANS	478
A. ZENITER, L'art de perdre , Flammarion, 2017, 505 p.	478
M. CHAREF, Le harki de Meriem , Mercure de France, 1989 (rééd. Gallimard, 1991 ; Agone, 2016 ; Hors d'Atteinte, 2024).....	479
A. BENHEDOUGA, La fin d'hier , Société nationale d'édition et de diffusion, Alger, 1977, 228 p.	479
A. KALOUAZ, Les solitudes se ressemblent ; éd. du Rouergue, 2014, 91 p.	480
P. BOUISOUS, Fabrice et les Harkis , Edilivre, 2014, 409 p.	481
N. BOUSSOUR, La rose de la Méditerranée , Ed. Maïa, 2022, 156 p.	482
H. KEMOUM, Mohand le harki , Editions Anne Carrière, 2003, 231 p.	483
D. KERCHOUCHE, Leïla, avoir dix-sept ans dans un camp de harkis , Seuil, 2006, 168 p.	484
Y. BENAHEMED DAHO, La source des fantômes , Gallimard, 2023, 144 p.	485
Y. ABDELLATIF, Ma mère dit « Chut... » , Dacres, 2017, 152 p.	486
L. SENE, Un été chez Jida , Cherche Midi, 2024, 176p.	487
SCIENCES SOCIALES	488
J. METTAY, L'archipel du mépris : histoire du camp de Rivesaltes de 1939 à nos jours , Trabucaire, 2001, 183 p.	488
A. MOUMEN, Les Français Musulmans en Vaucluse 1962-1991. Installation et difficultés d'intégration d'une communauté de rapatriés d'Algérie , L'Harmattan, 2003, 208 p.	489
M. HAMOUMOU, Et ils sont devenus harkis , Fayard, 1993, 366 p.	490
T. CHARBIT, Saint-Maurice l'Ardoise : socio-histoire d'un camp de harkis (1962-1975) , Laboratoire POPINTER, Université Paris V-René Descartes , 2005, 269 p.	491
E. LANGELEIR, La situation juridique des harkis (1962-2007) , Université de Poitiers, 2010, 304 p.	492
V. JOUANE, La littérature des enfants de harkis : mémoire et réconciliation , Thèse, Washington University, St. Louis, 2012	493
R. BENAZRINE, L'accueil et l'accompagnement des harkis en France, en Ardèche et dans la Drôme, à l'issue de la Guerre d'Algérie, de 1962 à 1967 , Université Paris-Nanterre, 2023, 200 p.	494
TEMOIGNAGES	495
F. BESNACI-LANCOU, Treize chibanis harkis , Tirésias, 2006, 86 p.	495
Z. RAHMANI, Moze , Sabine Wespieser éditeur, 2016, 188 p.	496
D. KERCHOUCHE, Mon père, ce harki , Seuil, 2003, 261 p.	497
A. WORMSER, Pour l'honneur des harkis, 1 an de combat, 45 années de lutte , Sillages, 2009	498
M. MESSAHEL, Itinéraire d'un Harki, mon père , L'Harmattan, 2024, 373p.	499
P. JAMMES, Médecin des harkis au camp de Bias 1970-2000 , L'Harmattan, 2012, 140 p.	500
A. GRENON, Fonds pour la Mémoires des Harkis, Harkis, soldats abandonnés , éditions XO, 2012, 230 p.	501
FILMS	502
Téléfilm d'A. TASMA : Harkis , 2006, Scénario de D. KERCHOUCHE et A. MALHERBE	502
Docu-film de R. MASSAGLIA : Souvenirs de harkis de Breil-sur-Roya , 2022.....	503
Court-métrage d'animation de M. TALATA : À la croisée des mémoires, Les harkis et la cité royale , 2022..	504
ARTS GRAPHIQUES	505
Les œuvres d'A. DJELILATE : Tisseur de vie et de couleur / Heureuse peinture , expositions, 2019.....	505
ENTRETIENS AVEC TROIS ARTISTES.....	506
ENTRETIEN avec Philippe FAUCON	506
Film Les harkis	507
ENTRETIEN avec Michel TALATA	508
ENTRETIEN avec Yakoub ABDELLATIF.....	510

BANDES-DESSINÉES

S. MERALLI – DELOUPY, *Algériennes : 1954-1962*, Marabout, 2018, 120 p.



Algériennes. Sur la couverture un femme. Une femme qui se cache le visage. Par honte ? Par peur ? Ses mains ne découvrent qu'un seul œil. Un œil qui regarde, un œil qui fixe le lecteur, un œil qui a vu. Un œil qui par son expression raconte. Sur ses mains, du henné rouge qui prolonge le sang qu'elle a sur les manches. La couverture semble déjà lancer un avertissement au lecteur : les mémoires des femmes algériennes sont tâchées de sang.

Dans cette bande dessinée de fiction, Béatrice découvre un article sur la guerre d'Algérie. L'Algérie, elle n'y connaît pas grand-chose. Son père a fait cette guerre et n'en parle jamais : c'est, dans leur famille, un sujet tabou. Sa mère lui raconte les quelques souvenirs qu'il lui reste de son unique voyage là-bas. Pour répondre à ses questions et à une quête identitaire qui peut habiter tous les jeunes qui partagent un passé, quel qu'il soit, avec l'Algérie, Béatrice enquête. Elle part à la recherche d'informations sur la guerre d'Algérie et veut comprendre pourquoi on parle si peu de cette histoire, pourquoi elle est si peu présente dans les mémoires.

D'un début d'investigation en France, elle ira en Algérie pour poursuivre sa collecte de témoignages. Face au mutisme des hommes, elle s'intéresse aux différentes histoires, aux différentes mémoires d'Algériennes. L'une est fille

de Harki, une autre a été membre du FLN, une autre résistante dans le maquis, une autre encore est pied-noir. Béatrice nous relate les souvenirs de Saïda, Djamila, Malika et Bernadette. Sans positionnement politique, cette bande dessinée retrace des parcours de femmes.

Parmi ces récits de vie, Béatrice découvre celui de Saïda, fille de Harki. Elle raconte son départ d'Algérie, la peur qui l'habitait lorsque sa famille a été emmenée par des soldats au milieu de la nuit pour fuir, mais surtout son arrivée dans les camps en France. Les camps de Harkis y sont décrits comme gris, sales. Saïda dit son incompréhension, le froid, la relégation mais aussi l'entraide des femmes qui vivaient ensemble dans des conditions extrêmement difficiles, leur besoin de se sentir unies comme une « grande famille ».

Si la guerre est considérée comme une expérience d'hommes, les femmes en sont les éternelles oubliées. Que ce soit en tant que militantes, combattantes, résistantes, femmes ou filles de Harkis, ou comme victimes, les femmes ont connu la guerre. *Algériennes* propose des allers-retours entre le présent et le passé et tisse un lien entre la mémoire, reconstituée à travers un filtre sépia, et le présent, aux couleurs plus vives. Parfois de manière crue, sont dessinés la violence et les destins douloureux qui s'entrecroisent. À travers cette bande dessinée, Swann Meralli et Deloupy placent véritablement les mémoires des femmes et le vécu indissociable de leur genre au cœur de l'histoire que raconte *Algériennes*.

Shirin Louy

G. CARRERAS, *On les appelait les harkis... : et pourtant ils étaient soldats de la France !*, L'Harmattan, 1997, 57 p.



« Supplétifs d'unités combattantes vous êtes dignes du terme : « Soldats de France »... car les officiers de l'armée française vous ont enseigné ce qu'est le sens du devoir et celui de l'honneur ».

Gilbert Carreras débute cette bande dessinée par ces mots, offrant un hommage aux Harkis engagés auprès de l'armée française pendant la guerre d'Algérie. C'est au travers de l'expérience de certains de ces hommes qu'il choisit de raconter ces combats. Engagement de circonstances, tiraillement entre fidélité pour la France et attachement à leurs proches, destins brisés : cet ouvrage nous emmène sur les pas de ces soldats.

La *harka* devient la maison de ces hommes et femmes poussés à quitter leurs terres pour suivre les conflits entre indépendantistes et forces françaises. Dans cette organisation militaire, la vie s'organise et les missions se multiplient. La guerre s'intensifiant au cours de l'ouvrage, les blessés et les morts sont nombreux, les situations de plus en plus périlleuses.

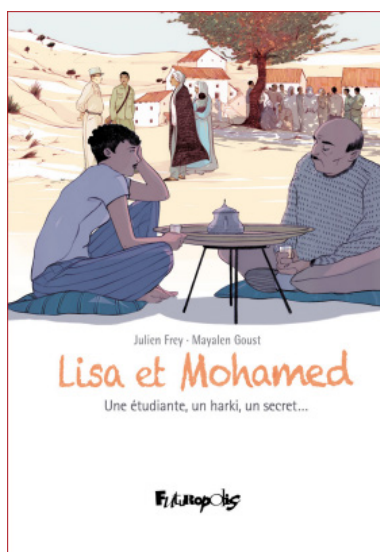
Les hommes Harkis surveillent, combattent, aident les militaires à se repérer sur le terrain, et la vie se poursuit ou s'achève : une école sera bâtie au sein de la *harka* pour continuer à instruire les enfants, tandis que les femmes pleurent la mort de leur fils, leur époux ou leur frère.

Les dessins simples, crayonnés, semblent réalisés à la craie grasse. Ils sont accompagnés de textes sans fioriture, qui retracent combats et opérations militaires de manière précise. Le parti- pris formel semble illustrer l'innocence et la naïveté de ces hommes qui se sont engagés, parfois par défaut.

Empli de symboles, cet ouvrage se termine en évoquant le sort des Harkis à l'indépendance algérienne. Valorisant leur engagement, Gilbert Carreras dénonce les exactions commises à leur rencontre en Algérie et regrette l'abandon par la France de ceux qui sont, à ses yeux, de fidèles « soldats de France ».

Germain Carlier

J. FREY - M. GOUST, *Lisa et Mohamed*, Futuropolis, 2021, 108 p.



«Tout le monde t'en voudra. Les Algériens, les Français... même les harkis t'en voudront»

Lisa étudie à Paris afin de devenir journaliste. Elle est amenée à cohabiter avec Mohamed, un retraité, veuf, grincheux et surtout ancien Harki, à qui elle pourra tenir compagnie. Cela lui permet d'économiser un loyer, d'avoir sa propre chambre, de dîner parfois avec Mohamed et de prévenir son fils en cas de problème. Cette jeune femme qui rencontre des difficultés financières a trouvé sa voie dans le journalisme. Par les recherches documentaires, elle dépasse les limites de son quotidien et s'ouvre au monde.

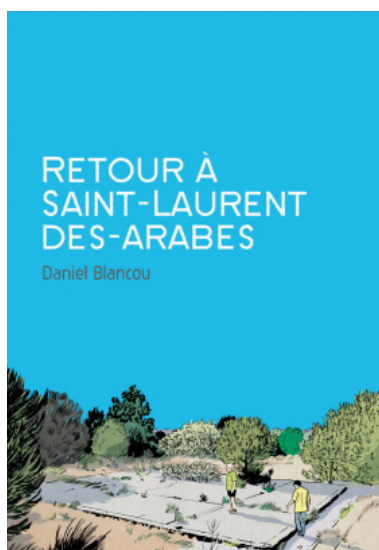
Les personnages de cette bande dessinée sont crédibles, leurs discussions authentiques et profondes. Si la cohabitation avec Mohamed ne se fait pas sans mal, Lisa sait faire preuve de bienveillance et d'écoute. Elle veut comprendre le lourd secret que porte Mohamed et qui continue de le hanter. Peu à peu, ce dernier va accepter de se livrer et leurs liens vont se renforcer. La confiance gagnée, le travail de mémoire débute.

Cette BD est une œuvre subtile et intelligente. Julien Frey aborde avec tact et sensibilité des pages sombres de l'histoire : celle des harkis, de leurs souffrances, de leurs traumatismes et de leurs difficultés à accepter aujourd'hui encore ce douloureux vécu. C'est aussi le récit d'une quête existentielle. Comment se remettre d'actes abominables, de l'humiliation et de l'abandon ? Comment accepter et avancer malgré les blessures du passé ?

Les zones d'ombre sont explorées tout en couleurs, ou plus précisément dans un apaisant dégradé de pastel. Si certains souvenirs sont difficiles à relater, la palette, toujours aussi douce, contrebalance cela parfaitement et contribue à rendre la bande dessinée plus accessible et toujours juste et agréable. Mayalen Goust sait transmettre les émotions à travers les expressions et les nuances, faisant de l'ensemble un ouvrage remarquable.

Sophie Tartar

D. BLANCOU, *Retour à Saint-Laurent des Arabes*, Delcourt, 2012, 137 p.



Interrogé par leur fils Daniel, Robert et Claudine reviennent sur leur expérience. Ils ont été instituteurs pendant presque dix ans pour les enfants de Harkis dans la cité d'accueil de Saint-Maurice-l'Ardoise, dans le Gard, plus exactement à Saint-Laurent-des-Arbres. Aujourd'hui retraités, Robert et Claudine racontent ce qu'ils ont vécu à partir de leur affectation dans ce lieu, où ils ont travaillé sans comprendre d'abord ce qu'il représentait.

Le couple évoque les péripéties pédagogiques rencontrées face à des enfants portant de lourds fardeaux et les techniques d'enseignement inadaptées. Ils dévoilent le décalage et le choc culturel qu'ils ont connus mais aussi les liens tissés avec les familles installées au sein du camp, et maintenues dans un système marqué par l'arbitraire. Ils décrivent leur contribution au fonctionnement de ce camp, partagés entre le sentiment naïf du devoir accompli, faute de pouvoir faire mieux, et l'impression d'avoir participé à une expérience d'une profonde injustice.

En exposant ce récit avec des illustrations sobres, un trait fin, des aplats de couleurs franches et une narration dépouillée, cet ouvrage permet d'aborder le destin des Harkis, sous un angle original. Le double témoignage actuel et passé, sans parti pris, dessine une administration fantomatique. Cette bande dessinée permet de comprendre ce qu'a été la vie à Saint-Maurice-l'Ardoise pour 400 enfants et leurs parents, de savoir que ce camp concernait aussi des « incasables », adultes affectés de troubles psychiques. Elle relate également la prise d'otage de 1975.

En dernière page, Daniel Blancou se dessine, avec son père, sur ce site aujourd'hui réinvesti par la nature. Ils découvrent la plaque commémorative scellée sur ces lieux. Il prononce alors ces mots : « *si quelqu'un lit ça sans être au courant, rien ne lui dit qu'il y a eu un camp ici* ». Son livre œuvre contre l'oubli.

Melchior Minne

LAX – GIROUD, *Azrayen'*, Dupuis, 2019, 123 p.



« *Civilisation ? C'est VOUS qui parlez de civilisation ?* » s'exclame Taklhit face au capitaine Valera, résumant ainsi parfaitement une guerre, celle d'Algérie. Une guerre opposant colonisés et colonisateurs et démontrant toutes les atrocités de ce qu'elle peut produire. Quelle civilisation y a-t-il dans une colonisation ? Quelle civilisation y a-t-il dans une guerre ?

L'œuvre de Lax et Giroud est centrée sur la recherche d'un disparu. Pour certains, il est le lieutenant Messonnier, pour d'autres, il se nomme Azrayen, ou « *ange des ténèbres* » en kabyle. Pour une autre encore, Taklhit, il est Francis, l'amour de sa vie. Le capitaine Valera, accompagné de Taklhit, est chargé de retrouver cet homme et son unité,

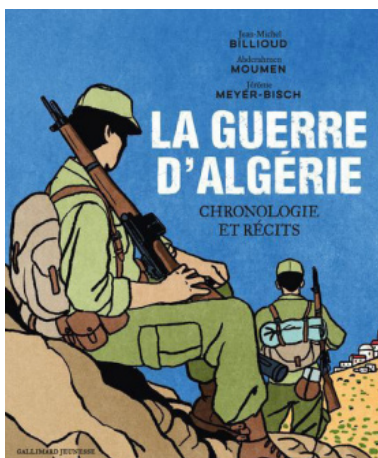
Sous les yeux du lecteur se déroule un récit remarquablement construit, accompagné d'illustrations le servant parfaitement. Les dialogues sont bruts, parfois rédigés en kabyle et traduits en notes de bas de page, plongeant directement les lecteurs dans cette réalité. Les personnages sont simplement humains. D'une humanité forte et faible, qui attire parfois la sympathie, la compassion, mais aussi l'antipathie et la colère. La lecture suscite des sentiments subtils, parfois jusqu'au malaise. Lax et Giroud s'attachent, en somme, à peindre une guerre qui n'a pas de vainqueur.

Les traits sont fins, les expressions des personnages saisissantes de réalisme et les décors naturels reconstitués de manière telle qu'ils permettant un voyage en Kabylie. Le jeu des couleurs d'*Azrayen* fascine. Tantôt les images jaunies évoquent le soleil et la chaleur qui pèsent sur les paysages, tantôt un rouge vif marque les moments forts dans une symbolique des douleurs de la guerre.

Cette bande dessinée évoque les Harkis, mais surtout elle dépeint le contexte plus général de la guerre d'Algérie. Elle permet de dépasser les jugements sur les bon et mauvais camps et met en scène des êtres humains livrés aux circonstances, dans leur effort pour survivre.

Anne Coliat

J.-M. BILLIOUD - A. MOUMEN, *La guerre d'Algérie : chronologie et récits*, Gallimard, 2022, 79 p.



Par un texte condensé et des images qui agrémentent toutes les pages, ce livre permet d'accéder aisément aux éléments explicatifs de la guerre d'Algérie.

Depuis l'Antiquité à 1954, l'Algérie est évoquée avec ses premiers habitants, les berbères, puis en tant que territoire convoité par de nombreux peuples, depuis les Phéniciens, les Romains jusqu'aux Français. La conquête de l'Algérie est analysée ensuite, permettant notamment de découvrir qui furent le maréchal Thomas Bugeaud et l'émir Abdelkader, mais également d'appréhender les aspects les plus violents d'une guerre coloniale. Les pages consacrées à l'Algérie colonisée et à « *une cohabitation fragile* » permettent de saisir l'avant-guerre.

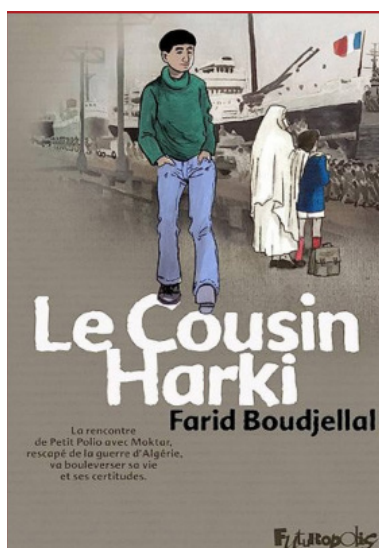
Le cœur de l'ouvrage concerne bien sûr la période 1954-1962. Il présente les différentes mouvances du nationalisme algérien et les éléments historiques et politiques ayant constitué les détonateurs de cette guerre de révolte. Quelques pages consacrées à l'armée française évoquent de manière limpide qui sont les Harkis et les raisons diverses de leur engagement comme supplétifs.

Enfin, la période d'après-guerre est dépeinte de 1963 à nos jours. Le devenir des Harkis à partir de l'indépendance est là encore présenté de manière très pédagogique : pour beaucoup, exécutions en Algérie, et pour ceux qui ont pu rejoindre le territoire français, camps et hameaux. La mise en images donne à voir les tentes et baraquements où ils ont vécu, les morts d'enfants et de bébés manquant de soins, ou encore les visages de ceux qui se sont sentis abandonnés.

Ce livre a permis à deux auteurs et un illustrateur de s'associer en mettant en commun leurs compétences, notamment les connaissances historiques d'Abderahmen Moumen. Par ses nombreuses illustrations, il est accessible à tous les publics. Quant au texte, chacun de ses mots est pesé ; les phrases sont concises et claires, le style alerte. La qualité pédagogique de l'ensemble est remarquable.

Dofinta Naoua

F. BOUDJELLAL, *Le cousin harki*, Futuropolis, 2012, 69 p.



La bande dessinée *Le cousin Harki* constitue le cinquième tome de la série *Petit Polio*. Le personnage central, qui tient son surnom de la maladie qu'il a développée enfant, s'appelle en réalité Mahmoud. Il vit à Toulon et, d'origine algérienne, il pose son regard sur ce qu'il se passe en Algérie à partir de 1958 (dans le premier tome de la BD). Dans *Le Cousin Harki*, Mahmoud est un jeune homme : nous sommes en 1973, il travaille dans une clinique quand apparaît un nouveau pensionnaire mystérieux...

Ce nouvel arrivant, Moktar, est un proche du directeur de la clinique, Daniel, mais personne ne sait ce qui les lie exactement. Peu à peu, la bande dessinée révèle comment Moktar a combattu pour les Français et a été considéré comme un traître par sa propre communauté : « *t'es un harki, un traître à ta race* ». L'histoire personnelle de Moktar montre comment la guerre peut déchirer les communautés et les familles, et à quel point la réconciliation est difficile à atteindre. Il n'est « *pas assez musulman pour les musulmans, pas assez algérien pour les Algériens et pas assez français pour les Français* ». En livrant son histoire, il explique qu'il est devenu Harki sans pour autant trahir les siens.

À côté de Moktar d'autres patients ont un lien avec la guerre d'Algérie qu'ils livrent tour à tour. Lieu de tensions et d'apprentissage, la clinique accueille ses destins croisés. L'état d'esprit de Petit Polio évolue... et le lecteur découvre pourquoi un général ayant combattu en Indochine puis en Algérie est au cœur de l'histoire.

La bande dessinée *Le cousin Harki* a une trame assez complexe mais elle comporte des pages sur les Harkis particulièrement émouvantes qui évoquent les combats et l'abandon de ces hommes.

Eya Echeikh

P. GLOGOWSKI - P. DE GMELINE, *Harkis : fidélité et abandon*, éd. du Triomphe, 2018, 43 p.



Cette bande dessinée se présente d'abord comme un ouvrage d'histoire militaire. Elle offre un dessin méticuleux, digne de gravures d'époque. De la constitution des harkas, aux combats contre le FLN, du putsch des généraux, à l'arrivée dans les camps en France,

et notamment à Rivesaltes, jusqu'aux révoltes d'enfants de Harkis en 1975, l'ouvrage relate les étapes de l'histoire des Harkis. Il permet également de rappeler les grandes dates et figures de la démarche mémorielle développée à leur égard et qui se prolonge aujourd'hui.

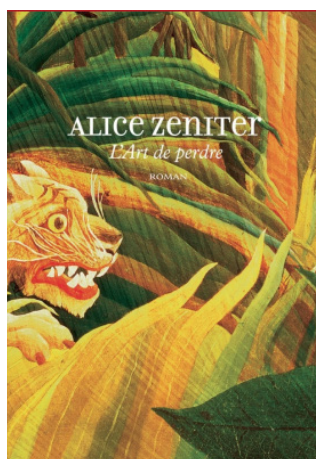
Deux puissants témoignages enrichissent ce récit. En préface, celui de Jeannette Bougrab rendant hommage à ses parents Lakhdar et Zohra Bougrab et en postface, celui du Général François Meyer, s'efforçant tous deux de faire connaître aujourd'hui encore le destin tragique des Harkis.

Cette bande dessinée est une contribution à la démarche mémorielle que ces hommes méritent.

Sara Daïen-Monthérat

ROMANS

A. ZENITER, *L'art de perdre*, Flammarion, 2017, 505 p.



Puissant, poignant et captivant. Voici trois mots qui qualifient *L'art de perdre*, un roman dépeignant un aspect de la guerre d'Algérie et ses conséquences sur plusieurs générations d'une même famille. Il aborde le cœur d'un pan d'histoire qui reste encore méconnu, sans sombrer dans la colère.

Des paisibles montagnes kabyles à la relégation dans les cités de banlieue française, en passant par la guerre puis par des camps temporaires dans des conditions de vie déplorables, nous sommes plongés dans une fresque historique passionnante, en même temps qu'une saga familiale d'une émouvante authenticité. Le lecteur découvre progressivement la détresse des Harkis, rejetés comme « *traîtres* » par l'Algérie et souvent considérés comme indésirables en France.

La beauté de ce livre réside dans le parcours intergénérationnel qui relate l'évolution lente et ardue d'une famille entière. Naïma sait peu de choses du passé de ses grands-parents en Algérie. Son grand-père, Ali, ancien Harki, peine tout au long de sa vie à accepter ses choix et garde le silence sur des éléments pourtant cruciaux pour ses proches. Ce non-dit, qui nous poursuit tout au long du roman, reflète avec justesse les silences qui entourent généralement la guerre d'Algérie, et notamment le sort des Harkis. Ce silence est transmis à Hamid, le fils d'Ali, qui fait tout pour s'éloigner de ses racines algériennes, au point d'oublier sa langue maternelle. Sa fille Naïma se posera à son tour tant de questions sur ses origines et sa place dans la société, aussi bien française qu'algérienne, qu'elle débutera une quête, captivante et émouvante.

Ce roman évoque avec subtilité les séquelles de la colonisation, du déracinement et les liens familiaux qui subsistent malgré l'éloignement. Comprendre l'impact de ces événements sur une partie de la société française est particulièrement enrichissant. *L'art de perdre* nous conduit à réfléchir à la place de l'histoire dans nos vies, à la manière dont elle nous construit et à la façon dont la connaissance de cette histoire peut nous libérer.

Alice Zeniter nous offre ainsi un roman bouleversant, portant la tragédie au sublime. *L'art de perdre* mérite d'être lu pour sa qualité littéraire, sa puissance émotionnelle et son engagement humain.

Aziliz Combadière

M. CHAREF, *Le harki de Meriem*, Mercure de France, 1989 (rééd. Gallimard, 1991 ; Agone, 2016 ; Hors d'Atteinte, 2024)



« Et puis il s'en fichait, Azzedine, de savoir s'il y aurait guerre ou indépendance, donc s'il finirait gradé ou les couilles dans la bouche. Il ne s'engagea pas contre quelqu'un, il s'engagea contre la terre : le ventre aride de sa terre ».

Azzedine est le mari et le harki de Meriem, celle qui lui est attachée si fort et à laquelle il ne ment pas. Alors qu'il cache à sa mère qu'il a dû tuer et pire encore, il dit tout à sa femme sur la guerre. Elle, reste près de lui, quoi qu'il ait commis. Elle sait qu'il s'est engagé pour nourrir les siens.

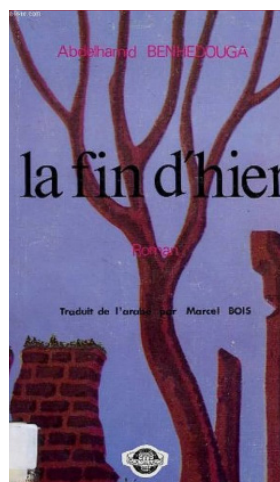
Cru et violent comme la guerre, le roman de Mehdi Charef passe des horreurs à l'exil. Et de part en part, malgré la dureté des événements, malgré les pertes et les choix, Azzedine reste l'homme de Meriem.

La constance de ces êtres chers l'un à l'autre est lumineuse.

Le coup de force de Mehdi Charef n'est pas seulement de décrire la noirceur et les abus, ni de construire un récit dense et éprouvant. Il est surtout d'offrir au lecteur au terme de son roman un apaisement inespéré.

Hafida Belrhali

A. BENHEDOUGA, *La fin d'hier*, Société nationale d'édition et de diffusion, Alger, 1977, 228 p.



Le roman d'Abdelhamid Benhedouga est d'une délicatesse infinie. Lorsqu'il écrit, ce romancier algérien pose sur les pierrailles et la terre nue, dès les premières lignes, un regard compatissant et doux. Le raffinement de Benhedouga lui permet d'évoquer le passé et l'avenir de l'Algérie avec une belle habileté.

L'Algérie vient d'accéder à l'indépendance. Bachir

est instituteur. Il arrive dans un village pour recréer une école. Le nouveau maître est porté par une espérance qui, au-delà de ce lieu, embrasse tous les villages, tout le pays. Bachir découvre les forces en présence, la puissance du notable local, la communauté des villageois. Il veut s'installer au milieu d'eux pendant un temps et mener à bien son projet avant de gagner d'autres campagnes délaissées : « en accomplissant sa tâche avec compétence et simplicité il se lierait à eux pour le

meilleur et pour le pire ».

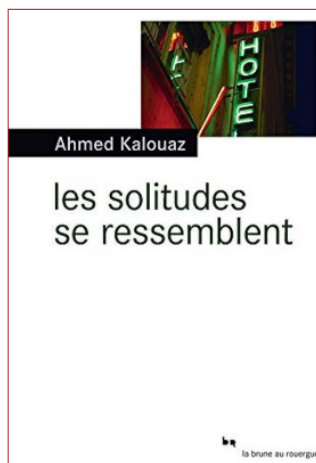
Pour nettoyer l'école, Bachir décide de faire appel à une vieille femme : Rabiha, la mère du harki. Tous les proches de cet homme considéré comme « traître » sont désignés par leur lien avec lui : la mère, le fils et la femme du harki. L'homme est mort, sa famille reste dans le village, en marge. La mère du harki fabrique des poteries, sa veuve tisse la laine, le fils garde les brebis qu'on lui confie. Ces trois-là gagnent juste de quoi vivre.

En s'adressant à la mère du harki, Bachir lance un défi au village. Il affronte ceux qui veulent lui interdire d'employer la vieille femme. En écrivant, dans les années 1970, « *Tout le monde accable de sa haine une vieille femme dont le seul tort est de n'avoir pas mis au monde un héros* », Abdelhamid Benhedougga exprime en Algérie ce qui s'écrit si peu, s'entend si peu.

Et si le cœur du roman est là pour ce qui concerne les harkis, une autre histoire va se dénouer dans ce récit, quelque chose qui offre à cette œuvre une empreinte de douceur, qui nous mène vers l'issue avec poésie et tendresse.

Hafida Belrhali

A. KALOUAZ, *Les solitudes se ressemblent* ; éd. du Rouergue, 2014, 91 p.



« Je n'étais pas princesse, juste une éternelle petite fille sans enfance avec un vent qui cheminait dans sa tête ». Dans son œuvre de fiction, Ahmed Kalouaz retrace le parcours de résilience d'une enfant de Harki. Le roman s'ouvre sur une femme, dans un hôtel, qui attend. Cette attente finit par se transformer en voyage à travers l'archipel de ses souvenirs. « *Les solitudes se ressemblent et les hôtels aussi* ». Aujourd'hui devenue femme de ménage, la solitude, elle la connaît depuis son enfance passée dans les camps. Pour les Harkis, « *les incasables* », il n'existe de place ni en Algérie, ni en France. Dans les camps, l'omniprésence du froid, du gris, de la pluie, des barbelés, de ce vent qui secoue les arbres et qui venait « *s'insinuer par le moindre interstice (...) mordre au cœur de la nuit* ». Au camp de Saint-Maurice-l'Ardoise, les familles se regroupent par origine géographique : « *archipels de mémoires* ». Elles manquent de place dans les baraquements, et vivent donc presque toujours dehors, se disputent le territoire et le peu de biens disponibles.

Le vent tourne encore une fois dans le parcours de cette enfant et la prise d'otage à Saint-Laurent-des-Arbres apparaît comme un signe d'espoir pour l'avenir. Cet épisode violent est vu comme un jour de fête, il rompt avec la routine, l'ennui, l'enfermement de ces enfants. Les camps

sont progressivement fermés et elle relate ce changement et sa tentative d'intégration à la société. Elle dit l'égarement de ces personnes déplacées, certes dans de meilleurs logements, mais sans habitude de la vie en société. Elle raconte son retard scolaire, son incapacité à s'assimiler et sa perplexité lorsqu'il faut chanter la Marseillaise. Elle raconte le racisme. Elle revoit les mères à la sortie de l'école, ces femmes « *aux robes dont les couleurs sont les seules lumières sauvées de leur pays d'enfance* ».

Puis le fil des souvenirs se déroule et vient l'adolescence. Une période de « *rage contre la terre entière* ». Une colère contre ces pères fantômes, sans âme et sans colère, une colère contre ces mères silencieuses qui ne savent plus que prier. Une colère contre son prénom. D'abord appelée Fatima, renommée Hélène, elle se donne le prénom Céline puisqu'aucun nom qui lui aurait été donné ne semble vraiment pouvoir être le sien. Une colère contre des systèmes dans lesquels on n'arrive pas à s'intégrer, contre deux sociétés qui la rejettent. La colère de continuer à être « *vus comme des déchets* » par les autres. Le poids d'être à la fois enfant de traitres et enfant d'arabes. Une colère contre des traditions, contre la violence de son père, le mutisme de sa mère. Elle est tellement en colère que par rébellion, elle en oublie sa langue. Sa colère et sa quête identitaire la poussent à fuir en cherchant la mer. Un peu au hasard, elle se rend à Marseille, là où ses parents ont débarqué d'un « *voyage dont l'on ne revient jamais* ».

Qu'advient-il des enfants de Harkis à qui on a volé leur enfance ? Sont-ils voués à attendre leur passé dans des chambres d'hôtels vides ? Kalouaz à travers l'histoire de Céline ouvre une voie vers l'espoir et présente ce chemin de vie comme un parcours de résilience, un parcours dont on guérit. À ces questions Céline répond : « *L'enfance est devant nous* ».

Shirin Louy

P. BOUISSOU, *Fabrice et les Harkis*, Edilivre, 2014, 409 p.



« *Fabrice et les Harkis* » est un roman qui livre le vécu d'un jeune appelé de l'armée française durant la guerre d'Algérie de 1957 à 1960. Au gré des affectations, des missions et des embuscades, nous en apprenons plus sur la vie quotidienne des soldats.

Prenant la direction d'une unité de Harkis, une *harka*, Fabrice tisse avec ses hommes des relations fortes, parfois même fraternelles ou filiales avec les plus âgés d'entre eux. C'est ce lien qui marque le jeune homme bien après la guerre, sans doute comme il a marqué l'auteur de cette œuvre qui semble largement autobiographique.

À travers les yeux de son personnage principal et les missions qu'il vit, ce roman offre une vision presque idyllique des paysages algériens. Passionné de montagne, Fabrice s'émerveille en effet lorsqu'il est envoyé dans les confins de l'Algérie avec son unité. Il nous révèle un peu de cette beauté qu'il découvre et de l'innocence qu'il ressent, malgré le contexte tendu que connaît le pays.

La guerre transforme Fabrice et ses idéaux. Partant d'idées préconçues sur cette guerre qu'il qualifie d'injuste, il aurait peut-être souhaité initialement être objecteur de conscience. Finalement, il se prend au service, ayant « *le goût du travail bien fait* » dans ses missions, autant pour sauver ses compagnons que pour combattre les rebelles, n'hésitant pas à recourir à la violence qui lui est demandée. Ce roman permet d'appréhender l'évolution d'un homme au cours de ses 28 mois de service, illustrant l'empreinte forte que la guerre d'Algérie a eu sur des milliers de jeunes soldats.

Germain Carlier

N. BOUSSOUR, *La rose de la Méditerranée*, Ed. Maïa, 2022, 156 p.



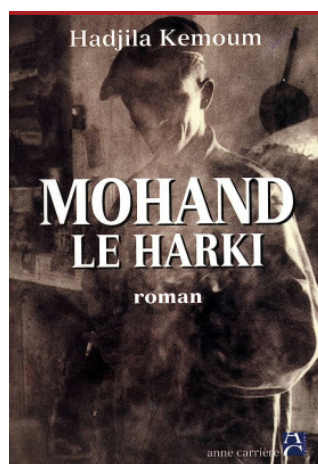
Ness n'est qu'une enfant lorsque la guerre éclate en Algérie. Son quotidien est bouleversé. Pour survivre, et par un hasard de la vie, son père, son Baba, s'engage auprès de l'armée française et il devient Harki. De cet engagement découle une série d'événements vécus afin que la grande famille survive. La force de la famille de Ness et l'amour que ses membres se portent sont au cœur de ce livre. Avec un regard innocent et enfantin, sont relatés les événements en Algérie et la fuite vers la France. Au-delà des épreuves, ce sont la joie et la résilience de cette famille que restitue *La rose de la Méditerranée*.

Grâce à grand-mère, Djedda, la petite fille s'ancre à la vie et tend vers un bonheur futur. Quant à sa mère, Yema, elle déploie toute sa force pour préserver ses enfants. Dans leurs yeux, elle est « *une déesse embrumée des vapeurs chaudes de son repas* ». Naïma Boussour met un point d'honneur à dépeindre ces femmes, centrales dans les pages de son roman. Le père, Baba, fait preuve d'un humour à toute épreuve pour garder sa vie à flot. Pêcheur plein d'ingéniosité, il parvient toujours à faire en sorte que sa famille ait un toit et à manger.

Au-delà de l'histoire familiale et de la poésie, il est possible de recueillir, tout au long du récit, des informations sur les faits concernant le parcours des Harkis : du convoi militaire pour quitter l'Algérie, aux conditions de la traversée, de l'arrivée au camp de Saint-Maurice- l'Ardoise, à la vie dans un blockhaus puis dans un wagon aménagé et enfin dans un logement préfabriqué. L'optimisme de l'autrice, héritage familial, est transmis au lecteur, qui n'oublie pas pour autant que ce livre est aussi un témoignage sur l'histoire douloureuse des Harkis.

Germain Carlier

H. KEMOUM, *Mohand le harki*, Editions Anne Carrière, 2003, 231 p.



16 novembre 2001, Bron. Mohand vient de perdre sa femme. Le vieil Harki est muré dans le silence depuis son débarquement à Marseille avec sa famille bien des années auparavant. Ses quatre enfants le rejoignent pour l'enterrement. Alors qu'il espère profiter d'un moment de réconfort, tous le fuient, trop occupés par leur vie loin de leur père. Seul Jacques, arrivé du Canada, passe la soirée avec lui. La conversation s'envenime dès qu'il lui crache à la figure qu'il va demander la naturalisation canadienne, ne supportant plus la fidélité de son père à la France, alors que pour le fils, ce pays n'a fait que les trahir.

16 novembre 2001, Paris. Philippe Janard, ancien ministre de De Gaulle et acteur principal de la rédaction des accords d'Évian, réprouve les propos qu'il entend sur la responsabilité de la France. Il est déterminé à finir d'écrire ses mémoires pour expliquer que le choix d'abandonner les Harkis au FLN était un choix politique courageux. Comment aurait-il pu imaginer les massacres qui suivirent ? N'était-il

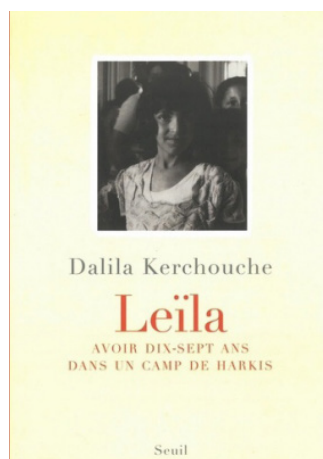
pas irresponsable de rapatrier des hommes qui pouvaient aussi être des ennemis de la France ? Pour établir sa vérité, il décide de battre en retraite dans son domaine lyonnais pour mettre un point final à cette histoire. La télévision locale, informée de sa venue dans la région, lui offre même une tribune, à point nommé, le lendemain de son arrivée.

A quelques kilomètres du domaine, Mohand, de nouveau seul, plonge dans le désarroi. Ses enfants ne savent rien de son douloureux passé. Les massacres, d'une rare barbarie, perpétrés par des fellaghas, combattants algériens pour l'indépendance, sont imprimés dans sa mémoire : ceux de ses parents et de tout son village qui l'ont poussé à s'engager aux côtés des forces françaises ; ceux des Harkis désarmés et laissés dans les camps militaires alors que les soldats français avaient rejoint les convois de rapatriement. À cela s'ajoute cette interview de Philippe Janard et ces propos qu'il ne peut accepter. Mohand se dit alors qu'il n'a plus rien à perdre...

Hadjila Kemoum livre un récit dramatique, haletant et réconfortant. Dramatique, parce que les scènes de massacre y sont racontées sans équivoque. Des images cruelles envahissent l'esprit du lecteur et laissent une trace poignante de la tragédie qui s'est jouée en Algérie. Haletant car une prise d'otage contre une vérité affirmée ne peut que faire naître des situations bien différentes de celles auxquelles le lecteur s'attend. Réconfortant, parce que derrière ce drame, des enfants redécouvrent leur héritage historique et rompent le silence avec leur père.

Germain Carlier

D. KERCHOUCHE, *Leïla, avoir dix-sept ans dans un camp de harkis*, Seuil, 2006, 168 p.



« Pourquoi s'excuse-t-il constamment ? »

Dès les premières pages de ce livre, Leïla, fille de Harki, qui vit avec sa famille au camp de Bias s'interroge sur ce qui mure son père dans le silence. Elle bout intérieurement et insufflera la révolte parmi les siens, comme d'autres enfants de Harkis qui en 1975 laissent éclater leur colère. Leïla raconte ici des moments vécus dans un camp aux conditions de vie particulièrement dures. Elle dénonce les atteintes aux droits, l'enfermement, la violence qui parfois éclate.

À vrai dire, Leïla ouvre les yeux sur tous les enfermements qui lui sont imposés : la relégation dans ce lieu mais aussi l'isolement en tant que jeune femme sommée de perpétuer des traditions. Peu à peu, la docilité de Leïla cède ; la jeune fille se rebelle face à tous ces enfermements à la fois.

Dalila Kerchouche, journaliste et fille de Harki, est née dans un camp en 1973. Sa sœur, Fatima, a inspiré ces lignes, écrit-elle en lui dédiant son livre. Elle, Dalila, s'emploie depuis des années à faire connaître le sort des Harkis. Par ce livre comme par d'autres (*Destins de harkis*, *Autrement*, 2003 ; *Mon père, ce harki*, Seuil, 2003), ou par ses documentaires (*Amère patrie* ; *Bias : le camp du mépris*), elle œuvre sans relâche pour dénoncer l'abandon subi. *Leïla, avoir dix-sept ans dans un camp de harkis* a inspiré le scénario du téléfilm *Harkis*.

Hafida Belrhali

Y. BENAHMED DAHO, *La source des fantômes*, Gallimard, 2023, 144 p.



« Je devine, à ses yeux qu'il ferme de temps à autre, à la tonalité de sa voix, aux notes qui viennent du fond de sa gorge, aux voyelles qu'il étire à en perdre le souffle, qu'il parle de l'Algérie, de son village, de sa famille, de sa culture, de tout ce que la guerre l'a contraint à laisser derrière lui ».

Les Benali sont issus de l'exil et de l'errance qui succèdent, pour de nombreux harkis, à la Guerre d'Algérie. Leurs enfants le savent et ne le savent pas. L'histoire de son père, la narratrice ne peut la raconter, parce qu'elle n'en possède que quelques bribes, et beaucoup de silences. Ses parents se sont installés en France avant sa naissance ; elle grandit là, parle le français, et ne connaît

ni la langue, ni la culture de son pays d'origine. Sa mère cuisine des mojettes vendéennes, mais ils mangent aussi des merguez. L'importance de la reconstruction, la narratrice la perçoit en substance, à travers la fondation de leur maison sur les ruines fantomatiques du passé que ses parents n'évoquent jamais : « *un logement neuf permet d'entretenir de nouveaux espoirs* ».

Les Benali s'enracinent à Fontayne, ils ne retourneront jamais à Aïn Temouchent, ce lieu qui signifie "source" en arabe : le statut de harki de M. Benali l'interdit. Les amis de la narratrice, ce sont Loïc, Sophie, Arnaud ; son univers, le terrain de jeux du petit lotissement de neuf maisons où ils vivent. Dans ce microcosme se croisent les dynamiques locales, les nouvelles nationales, les bouleversements internationaux des années 1980. Mais toujours, en toile de fond, se superpose la mémoire muette du père, ses fantômes, la nostalgie des mots arabes inconnus échangés entre les parents, un écrin de souvenirs chuchotés. Yamina Benahmed Daho brosse un tableau d'une lucidité douce-amère sur la reconstruction après l'exil et la transmission de la mémoire aux nouvelles générations, au croisement des appartenances.

Cet ouvrage a été distingué par le Prix Général François Meyer 2023.

Julia Streefkerk

Y. ABDELLATIF, *Ma mère dit « Chut... »*, Dacres, 2017, 152 p.



La mère de Yakoub est maligne. Depuis que la famille s'est installée dans un minuscule deux-pièces au « Château » à Poix-de-Picardie au milieu d'autres familles de rapatriés, elle dirige la maisonnée d'une main de fer. La mère de Yakoub ne ment jamais. Seulement, elle altère parfois la vérité, ou en cache une partie : avec l'argent qu'elle gagne en cousant des robes pour les autres femmes, elle envoie Yakoub à l'épicerie acheter des produits pour améliorer leur quotidien – mais chut, son père aurait trop honte s'il savait ; femme d'un ancien membre des SAS, elle envoie aussi de l'argent à son frère, un fellaga resté en Algérie – mais chut, personne ne doit le savoir. Lorsque Yakoub s'aperçoit que les lettres envoyées par cet oncle font souffrir sa mère, il décide de les réécrire avant de les livrer. Au fil de ces lettres, il réinvente la Kabylie, celle dont il se souvient se mêlant à ce qu'il en imagine. Il découvre en même temps le plaisir de l'écriture.

A Poix-de-Picardie, le dimanche, c'est foot. Quand l'un des « leurs » marque un but, toute la foule du village se joint à eux pour scander « Harkis, à qui, à qui le but ? ». Le foot réunit les uns et les autres en une seule communauté : les habitants de Poix-de-Picardie.

Ma mère dit « Chut » est l'histoire d'une barrière linguistique abattue par les enfants de harkis, qui jouent les interprètes entre les paysans ou les villageois, et leurs parents. C'est l'histoire d'un petit village qui accueille sans réserve ces réfugiés qui se sont battus pour la France ; c'est l'histoire d'enfants qui découvrent les grenouilles et les escargots, la scolarisation, la vie en dehors des couvre-feux et des règlements de compte. Parfois, c'est aussi une histoire d'incompréhensions : entre Yakoub et sa mère, qui ne comprend pas son besoin d'écrire, entre deux cultures qui n'ont que peu en commun. Mais les enfants sont là : ils sont les relais entre la France de la colonisation et la France décolonisée, ceux en qui on plaça les plus grands espoirs d'une intégration réussie.

Julia Streefkerk

L. SENE, *Un été chez Jida*, Cherche Midi, 2024, 176p.



Dans ce premier roman intime, écrit avec sincérité, Lolita Sene parvient brillamment à souligner les traumatismes des Harkis et leur impact sur les générations suivantes qui s'interrogent sur ce passé révélé à demi-mots. Petite fille de Harki, Lolita Sene est née en 1987 à Montpellier. C'est au travers du personnage d'Esther et d'allers-retours temporels que l'autrice retrace l'histoire de sa famille, son héritage et sa part de violence.

Esther passe ses vacances chez sa grand-mère Jida, dont le pavillon modeste, une fois la porte

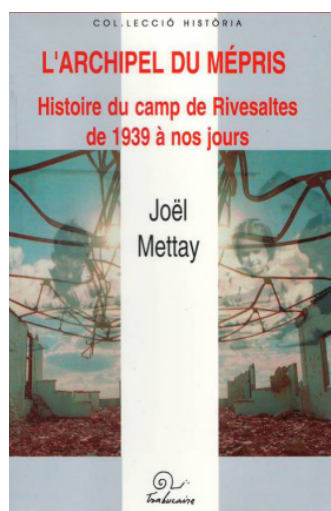
fermée, la transporte en Kabylie. Tout rappelle le pays d'où la famille a émigré, après la guerre d'Algérie, en passant par les camps de Harkis. Esther évolue au milieu de ses tantes, ses oncles, ses cousines et ses cousins. Parmi ses derniers, son oncle Ziri, le fils chéri, commet régulièrement des abus sur Esther. Le roman se place en opposition au silence, aux silences traditions qui englobent le passé et semblent déterminer l'avenir. Une grande place est donnée à la parole des femmes de la famille qui, chacune à leur tour, retrouvent une voix dont elles ont souvent été privées.

Ce roman choral brosse ainsi, tout en sensibilité, un tableau des destinées féminines de la famille de l'autrice. Au-delà de la question Harkie, ce roman raconte le cheminement d'une jeune femme et son combat contre l'omerta maintenu au nom de la famille et de la culture. Nous rejoignons alors le Monde des livres pour qui « *il s'agit, surtout, point aveugle au milieu de ce chatoiement, de dire la douleur d'être une femme dans un monde où la religion et les mœurs imposent un secret ravageur. Dans sa grâce et sa brutalité, Un été chez Jida est le beau roman d'une mémoire en morceaux.* »

Roxane Liot, Lou Vincent et Inès Ragot

SCIENCES SOCIALES

J. METTAY, *L'archipel du mépris : histoire du camp de Rivesaltes de 1939 à nos jours*, Trabucaire, 2001, 183 p.



En 1939, le camp « Joffre », du nom de son initiateur, est construit à quelques kilomètres seulement de la ville des Rivesaltaïs, sans que cela ait pour autant marqué leur mémoire. Après avoir servi de lieu d'enfermement pour les républicains espagnols fuyant le régime de Franco, puis pour des personnes juives avant leur déportation, le camp de Rivesaltes n'a pas disparu après la deuxième guerre mondiale. Ces mêmes murs ont vu et entendu d'autres peines et souffrances à partir de 1962 : celles de Harkis et de leurs familles.

S'ils ne sont pas faits prisonniers, il est difficile de prétendre à leur liberté lorsque l'auteur nous décrit le camp de Rivesaltes ainsi que l'attitude des autorités militaires chargées de sa gestion et de sa surveillance. Le camp est encerclé de barbelés, les Harkis sont soumis à une

organisation militaire et les prestations sociales qu'ils devraient percevoir servent en partie à financer le site. Logées d'abord dans des tentes militaires, à la merci du froid, des inondations et des maladies, les familles vivent dans des conditions extrêmement difficiles.

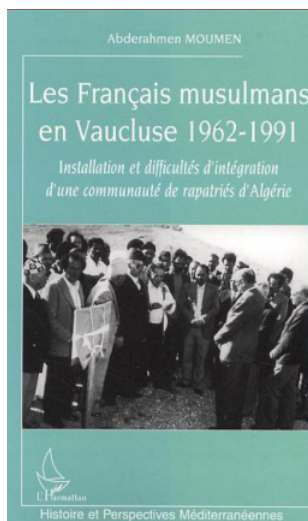
L'auteur met également en avant l'échec d'une promesse de reclassement rendu difficile par les conditions de vies épuisantes et l'insuffisance des formations. Pour s'en sortir, certains acceptent de travailler dans les hameaux de forestage contre une modique rémunération. Naît alors le sentiment qu'une reprise en main de leur destin est impossible. Un sentiment qui devient réalité pour un certain nombre de Harkis : en mars 1964, 2 000 d'entre eux vivent encore dans le camp.

À partir de la presse locale d'époque, Joël Mettay, lui-même journaliste et écrivain, décrit l'arrivée et la vie à Rivesaltes. Il démontre avec quelle discrétion les Harkis furent placés là et souligne le manque de curiosité ou d'audace des journalistes locaux. Il livre aussi les documents de la délégation du Secours catholique qui, dès décembre 1962, intervient dans le camp. En croisant ces sources, Joël Mettay reconstitue le contexte réel de vie des Harkis pour mieux contredire les articles qui voulaient présenter Rivesaltes comme un lieu d'épanouissement.

La plume vive de ce journaliste compose un ouvrage utile et efficace qui reste une référence sur ce lieu de relégations successives.

Anne Rey

A. MOUMEN, *Les Français Musulmans en Vaucluse 1962-1991. Installation et difficultés d'intégration d'une communauté de rapatriés d'Algérie*, L'Harmattan, 2003, 208 p.



Les travaux d'Abderahmen Moumen sont incontournables pour tous ceux qui souhaitent connaître la situation des Harkis en France après 1962 à travers des études scientifiques documentées. Cet ouvrage est publié en 2003 alors que l'auteur est encore doctorant à l'université de Provence.

Son livre est le fruit de recherches dans les archives, notamment départementales, qui lui permettent de retracer les conditions d'accueil, de logement, de scolarisation, de travail et d'intégration des Harkis en Vaucluse jusqu'au début des années 1990.

Tout en nuances, ce travail universitaire évoque tant les conditions déplorables de vie dans les camps et hameaux, les difficultés d'intégration, les discriminations en matière de logement, les problèmes de santé et de nutrition lors de l'arrivée en France que des aspects plus positifs. Les gestes de solidarité, de la part d'associations ou d'individus, et certains efforts d'accueil ne

sont pas négligés.

Certaines pages sont particulièrement marquantes. Ainsi, les lettres adressées par le Dr Heurtematte à différentes autorités administratives et politiques sont édifiantes : malgré le désintérêt de ses interlocuteurs, elle multiplie les démarches pour faire connaître la situation dans le camp de Saint-Maurice l'Ardoise. Les conditions sanitaires déplorables, la mort d'enfants, la dénutrition ou le froid sont décrits dans ses messages d'alerte.

L'ouvrage aborde ensuite de manière détaillée la constitution des hameaux de forestage – dans lesquels les Harkis participant aux chantiers notamment de reboisement pour l'ONF étaient installés avec leurs familles –, le choix de leurs sites d'implantation, leur pérennité. Les limites des dispositifs d'insertion et d'intégration sont étudiées et tous les aspects de la situation des Harkis sont abordés : développement du mouvement associatif riche mais très divisé, création de mécanismes d'indemnisation à l'impact réduit, mais également essor dans les années 1970 et 1980 de mouvements de contestation portés par les enfants de Harkis. Il s'agit alors de grèves de la faim, de prises d'otages ponctuelles, de marches pour une reconnaissance en tant que Français à part entière.

En s'appuyant sur documents d'archives et témoignages, A. Moumen propose un ouvrage agréable à lire, limpide et convaincant. L'auteur poursuit aujourd'hui encore ses travaux de recherche pour faire connaître le parcours des Harkis.

Hafida Belrhali

M. HAMOUMOU, *Et ils sont devenus harkis*, Fayard, 1993, 366 p.



Le titre de cet ouvrage est parlant, à condition de porter attention à son premier mot : *Et...* ils sont devenus harkis. Parce que l'engagement des hommes qui sont devenus supplétifs de l'armée française est un phénomène complexe, Mohand Hamoumou a tenu à conserver cette conjonction de coordination pour faire percevoir aux lecteurs en quoi l'engagement est une conséquence plus qu'un choix.

On ne peut en effet comprendre l'histoire des Harkis sans intégrer les nuances liées aux façons dont ils sont devenus supplétifs. Cet ouvrage,

tiré de la thèse de l'auteur, mène avec finesse une démonstration implacable. Il réfute les idées simplificatrices sur l'attachement à la présence française, ou sur l'argument économique, selon lui survalorisés, et analyse par le détail les contraintes et la terreur qui constituent le contexte de bien des engagements. L'analyse de Mohand Hamoumou conduit ainsi à étudier trois silences : silence de l'Algérie à l'indépendance, silence de la France qui accueille après bien des attermoissements une partie des Harkis, et silence des Harkis eux-mêmes.

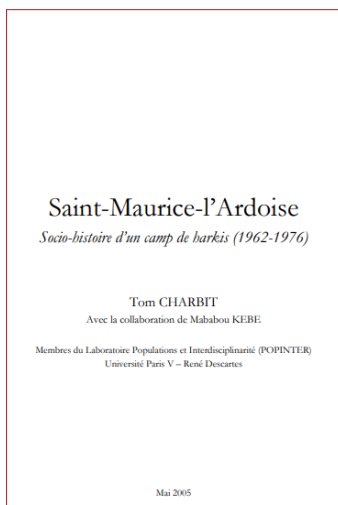
Trente ans après sa publication, cet ouvrage reste indispensable pour connaître la « *question harkie* ». La thèse est nourrie de témoignages éclairants ; les découvertes qu'elle permet de faire attisent constamment l'intérêt du lecteur.

Et ils sont devenus harkis inspire aujourd'hui encore nombre de travaux et d'œuvres sur les Harkis. Dans la bande dessinée *Lisa et Mohamed*, Lisa lit un ouvrage : on reconnaît la couverture du livre de Mohand Hamoumou. Dans *l'Art de perdre*, un fait est relaté qui est issu de l'un des témoignages de cette thèse...

Aujourd'hui président d'association, Mohand Hamoumou continue de faire œuvre utile sur ce sujet.

Hafida Belrhali

**T. CHARBIT, *Saint-Maurice l'Ardoise : socio-histoire d'un camp de harkis (1962-1975)*,
Laboratoire POPINTER, Université Paris V-René Descartes , 2005, 269 p.**



En 2005, les harkis sont presque totalement absents de l'imaginaire social. Les études existantes compilent témoignages oraux et travaux déjà publiés dans une analyse systématiquement fractionnée. A contrecourant de ces travaux, Tom Charbit propose une exploration transversale, à la fois historique et sociologique, des trajectoires des harkis ayant transité par le camp de Saint-Maurice l'Ardoise. La richesse des sources archivistiques départementales du Gard permet une lecture précise des facteurs qui ont influencé et influencent encore les parcours de vie de ces familles.

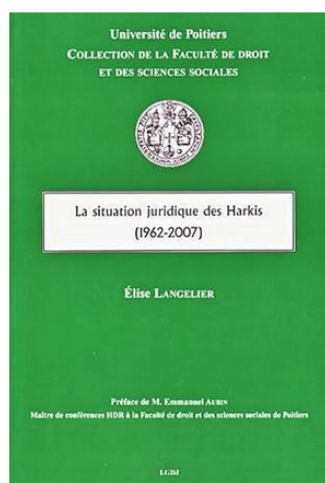
Son étude propose un cadre analytique large englobant tant les facteurs sociaux, régionaux, ethniques ou encore culturels qui préexistent à l'engagement des harkis parmi les supplétifs de

l'armée française, que les variables économiques, historiques et sociales de Saint-Maurice l'Ardoise et des communes alentour. Chacune de ces dynamiques a joué sur les différentes trajectoires des familles rapatriées. La situation des harkis est directement dépendante de celle des Algériens qui, travaillant généralement dans le secteur industriel, limitent involontairement l'insertion professionnelle des harkis, les entreprises se refusant à les employer au sein d'une même structure pour ne pas créer de tensions. La composition familiale aussi joue son rôle : les statistiques tirées des archives du camp démontrent clairement la disparité d'intégration qui existe entre les hommes célibataires ou les familles réduites, qui bénéficient de meilleures chances d'accès à l'emploi, et les familles nombreuses, qui sont bien souvent limitées dans cet accès à l'emploi, confrontées aux difficultés de mobilité et de logement.

Sans prétendre à l'exhaustivité, Tom Charbit révèle comment la catégorisation de ces populations au sein du camp a entraîné des différences notables dans leur reclassement. Plutôt que l'utilisation du facteur ethnologique qui fonde de nombreuses études, Tom Charbit se propose de réinsérer les variables sociales et économiques dans les trajectoires personnelles et professionnelles des harkis, révélant dans le même temps à quel point cette population homogénéisée dans les discours est en vérité diverse et hétérogène.

Julia Streefkerk

E. LANGELIER, *La situation juridique des harkis (1962-2007)*, Université de Poitiers, 2010, 304 p.



Lorsqu'en juin 2007, Elise Langelier soutient son mémoire sur la situation juridique des harkis, il n'existe que peu de travaux adoptant un angle purement juridique en la matière. Son travail constitue en ce sens une œuvre fondatrice et primordiale pour la compréhension du cadre juridique dans lequel les harkis ont été accueillis, au lendemain de la Guerre d'Algérie. Elise Langelier plaide à l'époque pour une reconnaissance de la responsabilité de l'Etat dans la manière dont les harkis furent rapatriés et placés dans les camps.

En s'appuyant sur de nombreuses sources archivistiques, notamment celles provenant du département de la Vienne, l'auteure définit le cadre – ou le défaut de cadre – juridique, caractérisé par l'urgence, qui viendra régir la situation des harkis rapatriés. En définissant des notions telles que le non-droit ou l'infra-droit,

c'est-à-dire la «*situation juridique dans laquelle un ensemble donné de personnes ne peut bénéficier de l'ensemble des droits et libertés dévolus au reste des citoyens par une démarche volontaire des pouvoirs publics*», elle démontre comment l'urgence a servi de catalyseur à un régime différencialiste des droits, au détriment de l'universalisme républicain si cher à la France.

C'est ensuite l'étude des circulaires ministérielles et leur contestation par les associations de harkis, qui commencent à voir le jour à partir des années 1980, qui permet de mettre en exergue la pérennisation de ce régime différencialiste, qui ne peut plus être justifié par l'urgence. Elise Langelier s'appuie sur de nombreuses décisions du Conseil d'Etat pour analyser les hésitations des pouvoirs publics, dont l'action oscille entre volonté d'intégrer, et soit d'universalisme. Enfin, elle s'interroge sur le «plan Harki» qui voit le jour en 1994, sa prorogation jusqu'en 2005, et l'indécision de l'Etat français dans la mise en place d'un dispositif de reconnaissance mémorielle dépourvu de véritable reconnaissance de responsabilité substantielle. Publié en 2010, ce travail fondateur plaide pour la mise en place d'une politique publique concrète et efficace, en faveur des harkis, mettant en lumière l'urgente nécessité de tendre vers une véritable reconnaissance des sacrifices consentis par eux pour la France.

Julia Streefkerk

V. JOUANE, *La littérature des enfants de harkis : mémoire et réconciliation*, Thèse, Washington University, St. Louis, 2012



L'étude de Vincent Jouane, professeur de langue à l'Université Saint-Louis analyse la littérature produite par les enfants de harkis comme celle qui rompt avec la désignation manichéenne des acteurs du conflit franco-algérien.

Ainsi, après un voyage dans le pays de ses parents, Zahia Rahmani comprend enfin les réalités qui entourent la guerre d'Algérie. Cette littérature, initiée par les descendants d'anciens supplétifs de l'armée française : relève d'une quête « harkéologique », à la recherche de racines enfouies.

Il s'agit d'une littérature d'un genre nouveau, qui met en évidence le « *tripode identitaire* » auquel

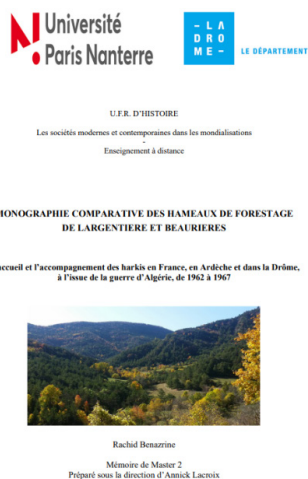
les harkis sont confrontés : ils sont français, algériens, et par hérédité complexe, harkis. À travers leurs récits innovants, mêlant biographie, récit de voyage et confession, les auteurs exposent les réalités de la guerre d'Algérie. Au travers d'une narration souvent polyphonique, ils rappellent qu'il n'existe pas une vérité, mais des vérités. L'hybridité de l'identité des descendants de harkis mène à la création d'un « *quatrième espace* », dans lequel le maître-mot est réconciliation. Réconciliation entre plusieurs narrations, porteuses d'une réalité différente, réconciliation avec le choix de leurs parents, réconciliation avec leur identité éclatée.

Par le dialogue, ils renouent avec leur identité plurielle, et annihilent la rancœur qu'ils éprouvaient à l'égard de leur destin. Il n'y a plus d'accusations, seulement des récits, des vies, une mémoire. La compréhension remplace désormais l'exclusion. Cette recherche effrénée des réalités multiples émancipe les descendants de harkis de l'incompréhension qui les entourait.

La littérature est le remède à tous les maux. Elle devient le réceptacle de toutes les trouvailles, et un outil d'investigation. C'est par elle que la mémoire ne meurt pas, qu'elle se révèle chez ceux à qui elle n'était pas encore parvenue.

Yousra Khaled-Khodja & Julia Streefkerk

R. BENAZRINE, *L'accueil et l'accompagnement des harkis en France, en Ardèche et dans la Drôme, à l'issue de la Guerre d'Algérie, de 1962 à 1967*, Université Paris-Nanterre, 2023, 200 p.



Pour les harkis, «*venir en France n'est pas considéré [...] comme un retour, mais comme une migration*» explique Rachid Benazrine dans cette étude qui analyse la question du rapatriement des harkis sous un angle nouveau. Alors qu'il existe aujourd'hui de nombreuses études sur la situation des harkis après la Guerre d'Algérie, il constate qu'il n'existe que peu d'études d'envergure sur les initiatives personnelles de rapatriement par des militaires français. Ce constat, doublé d'une quasi-absence de travaux sur les départements de l'Ardèche et de la Drôme, pousse Rachid Benazrine à s'intéresser aux harkis de la Demi-brigade de fusiliers marins (BDFM) qui furent rapatriés sur l'initiative privée d'officiers de la marine pour être installés dans ces départements.

En partant de la question du rapatriement, tant sélectif qu'incertain en raison des atermoiements des autorités françaises, il suit le parcours de ces harkis jusqu'à leur répartition géographique dans la Drôme et l'Ardèche. Fondé sur un travail archivistique, l'ouvrage de Rachid Benazrine inclut

également des témoignages oraux d'anciens supplétifs pour mettre en exergue les écarts qui ont pu exister entre ce qui fut écrit dans les livres d'Histoire et ce qui fut ressenti par ses victimes. La réintroduction de l'individu au sein de cette étude objective permet de mettre en lumière le sentiment de vulnérabilité d'une population marginalisée et isolée durant des années.

L'imaginaire collectif conduisait à penser le harki comme aspirant à une vie communautaire. De cette idée découla une ségrégation spatiale qui, dans la Drôme et l'Ardèche, se traduisit par l'installation de familles de harkis dans des villages abandonnés, dans le double objectif de les repeupler et de remédier à la problématique de l'emploi par le biais des chantiers de forestage. Rachid Benazrine propose une analyse comparée de l'installation des harkis de la BDFM et des politiques publiques proposées par les préfets de ces deux départements. Alors que le préfet de la Drôme instaure une équipe chargée du reclassement qui facilite la création de chantiers de forestage grâce au développement de la filière bois-papier dans le département, celui de l'Ardèche se montre plus réservé : l'opposition des élus locaux à la création de chantiers forestiers limite selon lui les possibilités de reclassement.

Malgré ces divergences entre pratiques institutionnelles, en dépit des aménagements effectués par les départements de la Drôme et de l'Ardèche, le résultat sera néanmoins le même : l'invisibilisation de la situation des harkis. En analysant la manière dont les politiques publiques se sont emparées de la question des harkis dans une France d'après-guerre, Rachid Benazrine remet en lumière leurs conditions de vie afin de sauvegarder leur histoire dans la mémoire collective.

Yousra Khaled-Khodja & Julia Streefkerk

TEMOIGNAGES

F. BESNACI-LANCOU, *Treize chibanis harkis*, Tirésias, 2006, 86 p.



Ils s'appellent Lakhdar, Malek, Azzedine, Ahmed, Hocine, Slimane, Lounes, Saïd, Ali, Tayeb, Mohammed, Youssef ou encore Moussa. Treize hommes à l'histoire différente mais ayant comme point commun d'avoir été Harkis. Ils ne se sont pas engagés pour les mêmes raisons mais

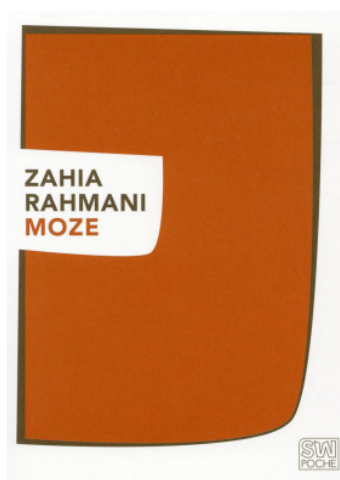
ils ont fini par connaître le même sort. Ils n'ont pas tous la même vision de ce qui leur est arrivé, ni de comment cela a pu arriver, mais ils ont tous vécu la perte de l'Algérie. Ils ne sont que treize à témoigner à travers ce livre, mais ce qu'ils ont subi beaucoup d'autres le connaissent bien.

Cet ouvrage est un recueil à la mémoire des Harkis pour ne pas oublier ce qu'ils ont vécu, comment la France les a traités. Ces événements ont affecté profondément le cœur de ces hommes, qui ont connu la peur, la tristesse, la colère, la détresse. Ces treize anciens Harkis, sortis du silence, expriment enfin leurs émotions et disent leur histoire.

Fatima Besnaci-Lancou a retranscrit avec des mots simples le vécu de ces hommes. La succession des récits livrés ainsi nous touche profondément, tout comme les photographies de certains de ces témoins qui nous offrent également à voir leurs visages.

Aymeric Sciers

Z. RAHMANI, Moze, Sabine Wespieser éditeur, 2016, 188 p.



Au premier coup d'œil, Moze interpelle. D'un petit format carré, court, il ressemble plutôt à un carnet de notes. C'est ce qui attire, et l'ouvrage est fidèle à cette impression : comme pour dépasser la douleur du suicide de son père, Zahia Rahmani nous offre ses pensées, brutes et parfois désordonnées, empreintes de rage, de colère, de tristesse.

Son père, c'était un « soldamort », un harki, vu comme un traître par ses amis et voisins, qui fut emprisonné après la guerre. Cinq années d'enfermement avant de s'échapper et de rejoindre la France, où il vivra une vie morose, marquée par la souffrance d'une guerre l'ayant changé à tout jamais.

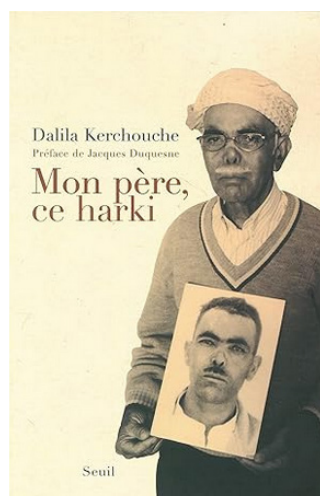
Comment faire le deuil d'un père si froid, si distant et si violent ? Le récit sert à traverser le deuil. Il se découpe en cinq parties explorant les étapes successives de celui-ci. « I. La mort », certes, mais en réalité « vivant il était mort ». « II. La sépulture » et « III. La justice » se combinent avec la colère et le marchandage. Le marchandage pour essayer de rapatrier le corps de son père sur la terre de ses ancêtres. La colère face au traitement qui lui est réservé. La colère aussi face aux logiques de réparation, au processus de prise en compte du malheur des harkis.

« IV. La femme de Moze » : c'est ici la tristesse de sa mère, rongée par une vie faite d'horreurs. Enfin « V. Moze parle ». C'est le temps de l'acceptation de l'histoire difficile du père, de la guerre qui l'a changé. L'acceptation de son passé de harki, parce qu'après tout Zahia Rahmani est « la fille du harki numéroté », même si « être harki, c'est être ce rien ».

C'est donc un chemin que nous offre Moze. En traversant les aspects sombres, évocateurs des réalités de la guerre, cet ouvrage permet finalement d'atteindre la paix. Et c'est probablement le but recherché, car, au fond, « quoi d'autres que les mots pour guérir les lendemains barbares ? ».

Germain Carlier

D. KERCHOUCHE, *Mon père, ce harki*, Seuil, 2003, 261 p.



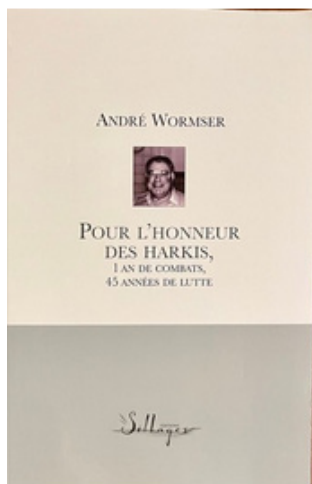
Dalila est fille de harki, la dernière d'une fratrie de onze enfants, et la seule à n'avoir pas connu les camps : sa famille quitte Bias en 1974, un an après sa naissance. Mise à l'écart par cette fracture mémorielle et par l'incompréhension – «*Tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas connu Bias*», lui rétorquent ses frères et sœurs au moindre conflit – Dalila, devenue journaliste, ressent l'urgence d'écrire, tant par devoir mémoriel, que pour comprendre l'identité qui a marqué son enfance. C'est alors la traversée des camps de transit et des hameaux de forestage, sur les traces du parcours de ses parents, de ses frères, de ses sœurs ; la découverte du sentiment

d'indésirabilité qui imprègne encore aujourd'hui les lieux ; l'embrigadement, l'isolement, la mort sociale des harkis et finalement, le rejet rageur par Dalila de son identité française. Elle éprouve la difficulté à écrire une histoire qui n'est pas la sienne, découvre soudain que son père n'était pas faible, simplement broyé par l'administration. Mais elle découvre aussi des éclats de lumière, des étincelles de bonheur : Juliette la fermière qui faisait la classe aux harkis dans sa cuisine pour leur apprendre la langue française, qui organisa un don de centaines de paires de chaussures pour les enfants allant nus pieds ; le couple d'instituteurs Alis, qui laissa un souvenir indélébile dans la mémoire de ses frères.

Dalila se rend en Algérie, à la rencontre d'un passé, d'une culture, d'une famille qu'elle ne connaît pas si bien. Elle découvre ce qu'aurait été son quotidien dans un de ces villages reculés, si ses parents étaient restés, si son père ne s'était pas engagé comme harki, et se questionne alors sur son identité algérienne. C'est finalement son père qui trouve les mots justes à son retour : «*Tu es française et musulmane. Tu n'es pas obligée de choisir. Tu peux être les deux* ». Entre quête identitaire et voyage initiatique, ce témoignage bouleversant ne laissera personne indifférent.

Julia Streefkerk

A. WORMSER, *Pour l'honneur des harkis, 1 an de combat, 45 années de lutte*, Sillages, 2009



De nombreux témoignages d'anciens harkis sont aujourd'hui publiés, mais il existe peu de témoignages disponibles d'anciens officiers français. *Pour l'honneur des harkis* est l'un de ceux-là : André Wormser en poste en Algérie en 1960, n'a eu de cesse d'œuvrer pour le rapatriement des harkis, et de militer pour leur reconnaissance.

Il relate ses quarante-cinq années de combat avec une modestie qui force l'admiration, lui qui créa le Comité National pour les Français Musulmans,

qui relogea à ses frais des familles de rapatriés en Dordogne en leur confiant l'exploitation d'une ferme qu'il avait achetée. Pour favoriser une intégration qui se heurte à de grandes difficultés dès les premières années qui suivent les rapatriements, il multiplie les efforts auprès des médias, des maires, et des conseillers d'Etat. Alexandre Parodi sera le président du Comité National pour les Français Musulmans jusqu'à son décès, offrant à son action un prestige certain.

Président du Comité après le décès d'Alexandre Parodi, André Wormser poursuit la lutte pour les droits des harkis. Convaincu que l'action du Comité doit prendre en compte non seulement les besoins des harkis rapatriés, mais aussi ceux de leurs enfants, il centre dès 1972 ses actions sur la deuxième génération. Au cœur de son combat : la scolarisation, l'éducation pour lutter contre la délinquance, la création de foyers de soutien scolaire qui s'étendront progressivement des harkis aux immigrés.

Pour l'honneur des harkis relate humblement et avec émotion l'action d'un homme au service d'une cause.

Julia Streefkerk

M. MESSAHEL, *Itinéraire d'un Harki, mon père*, L'Harmattan, 2024, 373p.



Michel Messahel est un fils de Harki engagé depuis de nombreuses années pour le recueil de la parole et la promotion de la mémoire, tant personnelle que collective, des Harkis. Cet engagement s'est concrétisé par l'écriture de son livre dont une première version fut publiée en 2014, enrichie depuis au fil des années et des nouveaux témoignages collectés.

Cet ouvrage est à la croisée entre le recueil de témoignages, le récit historique, et l'égo-histoire. Dans ce récit tantôt intime, tantôt général, mais qui ne renonce jamais à sa propre subjectivité,

l'auteur pose notamment ces questions douloureuses : « Pourquoi mon père a choisi de devenir harki en 1956 ? Pourquoi a-t-il rejoint l'armée française ? Comment mes parents ont-ils pu ensuite accepter et supporter de quitter leur terre natale ? » (p.11).

Se voulant aussi exhaustif qu'intime, l'auteur débute par une description de la vie dans les villages algériens avant d'évoquer sa propre histoire, marquée par le rapatriement de sa famille et le passage dans le camp de Saint-Maurice-L'Ardoise.

La richesse de ce récit réside dans le message d'espoir, de résilience, et de nuance, véhiculé par l'auteur qui, très attaché à son village, met l'accent sur le rôle essentiel de l'humanisme et de la solidarité à petite échelle dans l'intégration de sa famille. M. Messahel atteint son objectif : se faire le porte-voix de la mémoire de ses parents, en livrant un récit d'une précision minutieuse rendant compte de la vérité historique, conscient de sa propre responsabilité à initier une démarche de réconciliation des mémoires.

Cet ouvrage est lauréat de la promotion de la mémoire des Harkis du Prix Général François Meyer 2024 organisé par la CNIH.

Roxane Liot, Lou Vincent et Inès Ragot

P. JAMMES, *Médecin des harkis au camp de Bias* 1970-2000, L'Harmattan, 2012, 140 p.



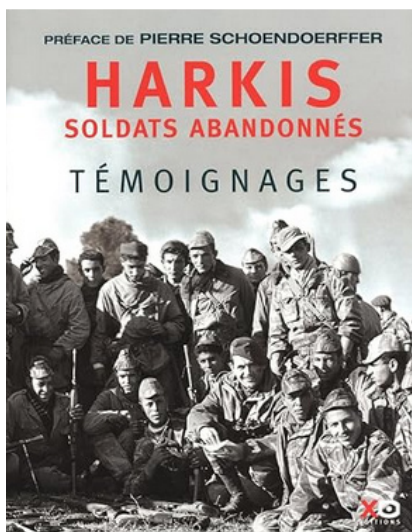
En 1970, le Docteur Jammes s'engage pour six mois au dispensaire du camp de Bias. Il y restera 30 ans. Ni les révoltes de 1975, ni le vol chez lui, en pleine nuit, de son autoradio par deux jeunes du camp, ne le convaincront de quitter son poste. Dans ce témoignage qu'il publie en 2012, il raconte son parcours de médecin au sein du dispensaire, mais aussi son implication dans les grèves de la faim qui débutent en 1985 – pour lesquelles il sera chargé de surveiller médicalement les grévistes –, sa participation aux diverses marches et manifestations des harkis pour l'intégration et contre la ségrégation spatiale qu'ils subissent encore des années après la fermeture des camps. Le regard qu'il pose sur la situation est profondément humain, détaché de toute

considération politique ou administrative – alors que le directeur du camp l'incite, à son arrivée en 1970, à envoyer tout récalcitrant en hospitalisation psychiatrique. En 1976, il assiste à la municipalisation progressive du camp ; municipalisation qu'il qualifie de « favélisation », tant les taudis dans lesquels sont logées les familles restantes sont insalubres, au bord de la ruine. Il n'aura de cesse de plaider pour une amélioration des conditions sanitaires, décrivant les logements de ses patients, dont nombre sont âgés ou handicapés, sans ressources. Parfois, il rapporte leurs témoignages, à condition qu'ils parlent français. Pour ceux qui ne le parlent pas, il raconte le déroulement des entretiens silencieux, pendant lesquels il joue aux devinettes pour comprendre. Il a ce souvenir très vif d'une épouse de harki qui se présente un jour avec un seau rempli de bouteilles de rosé et de pastis vides : il comprend que c'est l'alcoolisme de son époux que cette femme silencieuse souhaite évoquer.

Durant ces trente ans en tant que médecin du dispensaire de Bias, le Dr. Jammes n'aura de cesse de se battre pour améliorer les conditions de vie des harkis. Dans ce récit, il mêle petits événements locaux et bouleversements nationaux pour offrir un témoignage éclairé et sensible sur les oubliés de l'Histoire.

Julia Streefkerk

A. GRENON, *Fonds pour la Mémoires des Harkis, Harkis, soldats abandonnés*, éditions XO, 2012, 230 p.



Atmane Ayata, Maurice de Kervénoaël, Aïcha Baziz, Général François Meyer, Brahim Sadouni, Ahmed Tabaali, Lieutenant-colonel Armand Bénésis de Rotrou, Jacques Alim, Abdel Majid Lalem, Maurice Faivre : ces hommes et femmes partagent une mémoire commune. Ce sont des « *hommes d'honneur* », des combattants harkis, et des femmes de harkis ayant fait face à l'adversité. Mais chacune de leurs histoires est unique. Les uns furent forcés de désarmer leurs hommes face à une Algérie désormais indépendante et

revancharde à l'encontre des harkis ; les autres contraints de quitter leur terre clandestinement après avoir été pourchassés. Ce qui forme la communauté de mémoire de ces deux groupes est la solidarité des officiers à l'égard de leurs combattants, qu'ils aidèrent à fuir en France.

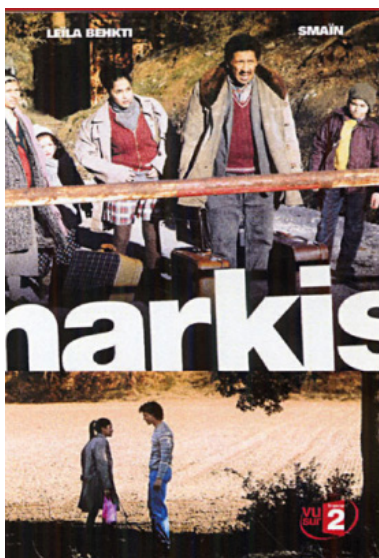
Au creux des témoignages recensés dans cet ouvrage se logent l'amertume et le chagrin des harkis et épouses de harkis de devoir quitter leur terre natale, mais aussi les solidarités qui émergent au cours de cet exil. L'Algérie n'est plus une terre accessible, ni enviable, comme le rappellent avec affliction les harkis : « *J'ai souffert, j'ai été torturé, et aujourd'hui l'Algérie pour laquelle je me suis battu, je ne peux même plus y aller. Pourquoi les harkis sont-ils morts. Pourquoi ont-ils été emprisonnés ? Ils ont donné leur vie, et ils sont morts pour rien* ». Malgré la tristesse qui ressort de ces récits, les harkis se souviennent cependant avec émotion des lieutenants et généraux qui ont rapatrié, un à un, leurs hommes et leurs familles.

Ces témoignages refont surface pour redonner aux harkis la place qui a été la leur dans notre Histoire contemporaine. « *Vous, les survivants, vous gardez l'espérance, et cela atténue la tâche noire sur le drapeau tricolore* ».

Yousra Khaled-Khodja & Julia Streefkerk

FILMS

Téléfilm d'A. TASMA : *Harkis*, 2006, Scénario de D. KERCHOUCHE et A. MALHERBE



À leur arrivée dans leur sixième camp de Harkis, les membres de la famille de Leïla découvrent le cadre très strict qui leur est imposé. Bien qu'ils soient habitués à des conditions difficiles, après dix années de vie dans des lieux de relégation, celui-ci ne sera pas comme les autres.

Ils renouent d'abord avec certains de leurs proches dont ils ont été séparés à leur arrivée en France. Ils retrouvent, aussi, le racisme de

certains habitants du village alentour, ainsi que la dépendance économique à l'égard de l'encadrement du camp, pour le travail comme pour le versement des allocations familiales.

Leïla, lycéenne, n'entend pas se laisser faire. Elle aspire à une vie meilleure pour elle, ses parents et ses trois frères et sœurs. Tirillée entre sa culture algérienne et l'envie d'être une adolescente comme les autres, elle se bat pour essayer de sortir sa famille de cette misère. Une amitié avec Juliette, la vieille fermière qui vit près du camp, va se nouer, et offrir à la famille une forme de salut.

Entre amour naissant, combat pour une vie meilleure et réalité historique, ce téléfilm d'Alain Tasma met en images – fait rare – les conditions difficiles d'accueil des Harkis et de leurs enfants après 1962. Le récit est porté par le jeu de trois acteurs d'une grande présence : le comédien Smaïn interprète Saïd, le père meurtri, habitué à plier sous l'autorité, Baya Belal incarne la mère bousculée par une Leïla interprétée par Leïla Behkti. Ce téléfilm est inspiré de l'ouvrage de Dalila Kerchouche (*Leïla. Avoir dix-sept ans dans un camp de harkis*) qui a coécrit le scénario.

Germain Carlier

Docu-film de R. MASSAGLIA : *Souvenirs de harkis de Breil-sur-Roya, 2022*



« C'est une prison là-bas », raconte Aldjia Boucharif, femme de harki, lorsqu'elle évoque le camp de Rivesaltes par lequel elle a transité avant de s'installer avec sa famille à Breil-sur-Roya, dans les Alpes-Maritimes. En 1963, le camp de la Giandola ouvre ses portes à 27 harkis et leurs familles. Composé de baraquements en préfabriqué, ce hameau de forestage construit à proximité de la commune de Breil-sur-Roya accueille les harkis acceptant de travailler pour l'ONF. Aujourd'hui, onze familles vivent encore au village. *Souvenirs de harkis* expose les témoignages de quatre de ces harkis, et de deux épouses, dont Aldjia.

Conçu comme un hommage à ces harkis sacrifiés pour la France, *Souvenirs de harkis* a été réalisé à l'initiative du maire de Breil-sur-Roya et projeté le 25 septembre 2022 au centre du village. Chacun des six témoins raconte un parcours, de l'engagement à l'installation à Breil-sur-Roya, en passant par le rapatriement et les conditions de vie dans les camps. Si la nostalgie de l'avant-guerre pointe parfois, les quatre harkis sont formels : leur pays, c'est la France. « J'ai commencé à faire les merguez dans les bals et à force un bal sans les merguez de Lazhar, ce n'était plus un bal » raconte Lazhar Boukhadra pour témoigner de son ancrage définitif au village. Aujourd'hui, tous affirment être Breillois.

Avec beaucoup d'émotion, des larmes, mais aussi quelques sourires, les harkis de Breil-sur-Roya font revivre une histoire depuis longtemps endormie : celle de la guerre et des camps, de la honte et de la précarité, mais aussi celle d'un village qui s'enrichit de leur présence.

Julia Streefkerk

Court-métrage d'animation de M. TALATA : *À la croisée des mémoires, Les harkis et la cité royale*, 2022



Michel Talata est artiste plasticien et fils de Harki. En 2022, il réalise *A la croisée des mémoires*, un film d'animation qui a pour objectif de réconcilier les mémoires de l'histoire coloniale de la France. Commandé par la préfecture de l'Eure-et-Loir, son court-métrage mêle visuels historiques, symboles, animations, matériaux et dessins pour aborder le regard porté par plusieurs générations sur l'histoire de l'Algérie, de 1830 à aujourd'hui.

Le court-métrage démarre avec un symbole fort : la boîte noire représentative de la mémoire est emportée par une nuée d'oiseaux dans le dos de son gardien. Cette boîte noire est présente dans le premier tableau du film, et dans le dernier. Entre ces deux tableaux, c'est le symbole de l'œil qui revient de manière récurrente. Cet œil servira de

regard sur les rapports de domination engendrés au début de la colonisation, mais il sera aussi le témoin des alliances entre les mouvements religieux, et l'invitation à se pencher aujourd'hui sur notre histoire commune.

L'autre symbole choc de ce film poignant est le carton : tour à tour déchiré pour symboliser la rupture des alliances, fermé et tamponné comme une vulgaire marchandise dans une métaphore choc sur le rapatriement et la relégation des harkis dans les camps, ou encore éclaté par un personnage enfermé à l'intérieur pour marquer les revendications des enfants de harkis, enfermés trop à l'étroit dans une identité qu'on leur a imposée, ce carton sera finalement un trésor caché invitant le public à se pencher sur la valeur d'une histoire commune trop longtemps oubliée.

En traitant la mémoire comme objet de transmission, ce court-métrage poétique œuvre pour la réconciliation d'un peuple avec le pays qu'il a quitté, mais aussi avec le pays qui l'a accueilli. Chaque détail, soigneusement pensé pour avoir une signification, évoque de manière bouleversante une page de l'histoire.

Julia Streefkerk

ARTS GRAPHIQUES

Les œuvres d'A. DJELILATE : *Tisseur de vie et de couleur / Heureuse peinture*, expositions, 2019



Tapissier de formation, Ahmed Djelilate choisit le pinceau après son arrivée en France et son passage par les camps. La peinture lui permet d'exprimer son déracinement et son histoire. La peinture est un art vivant, qui permet de retranscrire l'essence de l'existence au-delà des zones d'ombre. Ainsi s'entremêlent dans ses œuvres les terres et mers parcourues, liées par les arabesques du destin. L'artiste peint ce qu'il connaît, mais aussi ce qu'il ignore et ce qu'il devine. La nature et les animaux lui servent d'appui pour symboliser le perpétuel mouvement de ce qui constitue son identité et son environnement.

La transmission par la peinture permet à Ahmed Djelilate de métamorphoser les chagrins en espoirs, de présager un demain, ou un peut-être. Ses productions conduisent son public à s'intéresser à la mémoire, collective et personnelle, des harkis, et à interroger leur identité à travers les masques qu'il dépeint. De même que l'identité des harkis, les peintures de l'artiste entrecroisent les couleurs, les formes et les matériaux : différentes formes d'expression d'une mémoire collective.

Son art à la fois onirique et engagé raconte visuellement l'histoire de ces harkis marginalisés, voyageurs et rêveurs. Comme pour se défaire des affections endurées, il dépeint la douleur dans des polychromes superposés. Empruntant à l'esthétique arabe par ses entrelacs et ses couleurs vives, Ahmed Djelilate met de lui dans ses œuvres, sans renoncer à donner corps à toutes les autres mémoires oubliées.

Ces recueils de peintures, accompagnées de leurs récits, content l'histoire de cet artiste autodidacte, ayant préféré un travail de passion à la sécurité relative offerte aux habitants des camps par le biais des recasements. Au fond, il recherche avant tout le partage : « *C'est à mon tour de rendre un tout petit peu aux autres, par exemple en faisant des expositions. J'espère que je donne quelque chose à chacun. J'espère que ça apporte un peu d'apaisement à certains* ».

Yousra Khaled-Khodja & Julia Streefkerk

ENTRETIENS AVEC TROIS ARTISTES

ENTRETIEN avec Philippe FAUCON

Les étudiants du groupe *Art et harkis* ont eu l'occasion d'échanger avec Philippe Faucon, réalisateur, notamment, des films *Fatima* (2015) et *Les harkis* (2022), à la suite d'une projection organisée par le Centre de recherches juridiques de l'Université Grenoble-Alpes. Au cours de cet échange, les étudiants ont pu poser des questions à Ph. Faucon sur son travail, ses réalisations, ses motivations et sa vision de la Guerre d'Algérie.

Pourquoi avoir fait le choix de traiter du sujet de la Guerre d'Algérie ?

Côté français, les différentes mémoires de la Guerre d'Algérie ont longtemps été des mémoires non dites, qui sont restées conflictuelles avec les autres mémoires concernées. Les Pieds-Noirs, les Harkis ou les Algériens qui se sont engagés pour la cause de l'Indépendance ont opposé leurs visions du déroulement de la guerre. De nombreux silences entourent ce sujet. J'ai grandi dans l'entourage d'adultes qui avaient vécu cette guerre, mais qui n'en parlaient pas devant nous. Je devais avoir dix ans lorsque j'ai entendu le mot « harki » pour la première fois, je ne savais pas ce qu'il signifiait, mais j'ai senti qu'il s'était passé quelque chose de dramatique, qui avait marqué. Par la suite, j'ai voulu en savoir davantage sur cette histoire.

Pourquoi le film se limite-t-il aux événements en Algérie, évinçant ainsi le sort des harkis rapatriés en France à la suite des accords d'Évian ?

Je n'ai pas connu les camps, ce serait plutôt à quelqu'un dont c'est le vécu ou la mémoire familiale d'aborder cette histoire. Je suis fils d'un militaire français, qui a vécu les dernières années de la Guerre d'Algérie. Je me suis donc concentré sur cette période.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées pour l'écriture de ce film ?

Le sujet présente des difficultés certaines, tenant tant à la complexité du sujet qu'au conflit des mémoires, et aux polémiques que continue de provoquer cette question. J'ai réalisé en 2005 un film qui avait lui aussi pour contexte la guerre

d'Algérie, qui avait suscité à l'époque quelques réactions parfois vives, de la part à ce moment-là de la génération qui avait vécu la guerre. J'ai pensé que 15 ans plus tard, les choses pouvaient peut-être s'être apaisées. Je me suis rendu compte qu'elles restaient parfois encore à vif, y compris au niveau des générations qui avaient suivi.

Comment le film a-t-il été accueilli par les personnes concernées par cette page de l'Histoire ?

Les réactions sont variables et dépendent souvent de l'image que les générations suivantes se sont faites de l'histoire de leurs parents. Cette image peut être soit réparatrice, soit idéologique, soit fantasmée, soit exigeante de vérité, etc. Certains descendants de harkis se rendent compte que leurs parents n'ont pas vraiment eu le choix ; d'autres continuent de défendre l'engagement pro-français de leurs pères. Pour certains, le film porte un discours faussé et idéologique, tandis que d'autres disent qu'il les a aidés à comprendre quelque chose de l'histoire de leurs parents. D'autres encore acceptent mal la représentation des violences commises par certains Harkis.

Comment s'est déroulée la préparation du film ?

Il a fallu dans un premier temps élaborer la structure du récit. S'agissant d'un sujet historique, cela procède par un important travail à partir de sources diverses, en particulier de témoignages. La finalité est d'aboutir à un récit porté par des personnages et raconté par les moyens de l'image et du son. Le film ayant été réalisé en pleine pandémie de Covid-19, les frontières algériennes étaient fermées. Le film a donc été tourné au Maroc, dans de petits villages abandonnés, qui ont permis de reconstituer les décors dont nous avions besoin, à partir de photos d'époque.

Comment avez-vous déterminé ce qui devait ou non être montré à l'écran ?

L'important était de donner à comprendre la diversité des situations et des causes d'engagement chez les harkis : les différentes raisons d'engagement représentées dans le film

sont tirées de situations réelles. L'engagement par conviction était très minoritaire et ne concernait généralement que les élites qui avaient des intérêts à protéger. Les raisons les plus fréquentes étaient le besoin de faire vivre une famille dans un contexte de pénurie de travail dû à la guerre ; ou bien l'engagement en réaction aux violences contre des proches commises par certains éléments du FLN ; ou encore pour des prisonniers indépendantistes capturés, le fait d'avoir parlé lors d'interrogatoires, qui valait condamnation par le FLN.

Et sur la représentation de la violence ?

Il y a une pratique extrême de la violence au cours de la Guerre d'Algérie, qui a marqué particulièrement les hommes et les femmes qui ont vécu cette période. Il n'est donc pas possible d'occulter cette dimension. Mais à l'écran, il ne s'agit pas non plus d'en faire un spectacle. Il y a donc une justesse de la représentation à trouver pour chaque situation où la violence intervient dans le film.

Pourquoi n'y a-t-il que très peu de musique dans ce film ?

Au cours de la guerre, les harkis ont souvent été décrits par ceux qui les ont côtoyés comme des « blocs de silence », en raison certainement des dilemmes et de la situation en porte-à-faux dans laquelle ils se trouvaient. Les personnages

du film sont en exil intérieur. Il m'a donc semblé qu'il fallait laisser les images et les sons dans une nudité, une âpreté. Et ne pas « esthétiser » par un apport de musique.

Que pouvez-vous nous dire sur les acteurs de ce film ?

Au départ, les acteurs algériens ont eu une première réaction de méfiance par rapport à la proposition de ce projet. Puis, après lecture du scénario et rencontre avec nous, cette méfiance est tombée. Au moment du tournage, le contexte difficile entre l'Algérie et le Maroc et la fermeture de frontière entre les deux pays n'ont pas facilité les choses pour ces comédiens algériens, qui ont dû faire de nombreux détours pour parvenir sur les lieux du tournage.

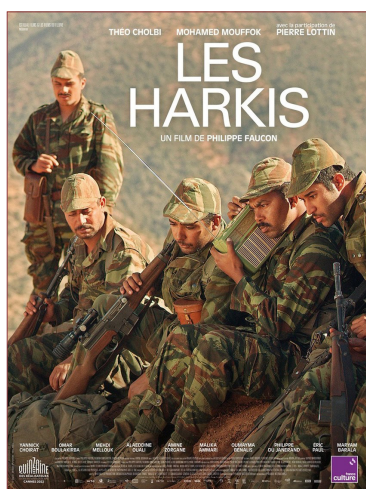
Comment a été financé le film ?

Les harkis a été réalisé grâce à un financement à la fois public et privé : il bénéficie notamment d'une avance sur recettes du Centre National du Cinéma, de financements émanant de Canal+ et Arte, et d'un soutien au niveau européen par le biais du programme Eurimage.

Le film est-il sorti en Algérie ?

Non, il s'agit d'un sujet encore trop sensible là-bas.

Film *Les harkis*



Les harkis dépeint les diverses raisons poussant ces hommes à s'engager aux côtés de la France,

éloignées de toute vocation idéaliste : pauvreté, volonté de lutte contre les violences du FLN, ou encore situation d'anciens fellaghas ayant parlé sous la torture et n'ayant plus d'espoir de retour au sein du mouvement de libération... Les profils des combattants reflètent la diversité de ces troupes si mal récompensées de leurs efforts. *Les harkis* explore aussi les suites immédiates de la fin de la guerre. Ici encore, avec une grande diversité : alors que certaines *harkas* sont dissoutes et abandonnées par leur lieutenant sur ordres du gouvernement français, d'autres se battent pour faire rapatrier, clandestinement, leurs troupes sur le sol français. L'avenir – la vie même – de ceux qui restent est menacé(e). A l'écart de tout sensationnalisme, la force du film réside dans sa profonde humanité. Plutôt que de dépeindre la

violence, celle-ci est suggérée. L'accent est mis sur les relations humaines : entre les harkis et leurs familles, entre les harkis et leur lieutenant, mais aussi entre ceux qui fuient et ceux qui restent, ceux qui ont combattu par conviction et ceux qui ont combattu par obligation. Mais *Les harkis* fait

surtout le récit d'une page trop souvent occultée de l'histoire, et accomplit un devoir de mémoire bienvenu.

Ce film a été distingué par le Prix Général François Meyer 2023.

ENTRETIEN avec Michel TALATA

Michel Talata a réalisé le court-métrage *A la croisée des mémoires*, un film d'animation sur la transmission d'une mémoire de la colonisation trop souvent occultée. Intégré à une exposition sur les soixante ans de l'arrivée des harkis à Dreux, le film retrace au travers de tableaux composés de dessins, visuels historiques, et matériaux, sur fond de musique et de voix off, l'histoire de l'Algérie, de sa colonisation en 1830 à son indépendance en 1962.

Entretien mené par Julia Streefkerk

Quel est votre parcours en tant qu'artiste ? Dans quelle mesure votre histoire familiale a-t-elle influencé ce choix ?

M.T : J'ai eu la chance d'avoir une formation Beaux-Arts, qui m'a ouvert des portes sur le domaine artistique. Ma spécialité était le dessin, et le fait de travailler l'image, le dessin, le visuel, m'a permis de mettre des mots sur un silence dans lequel j'ai grandi.

Avez-vous toujours eu connaissance de votre passé familial ?

M.T : Au moment où je suis aux Beaux-Arts, je ne connais rien de l'histoire de mes parents et de l'histoire de l'Algérie. C'est à la fois un silence des parents, et un silence de l'Etat. C'est une histoire qui n'est pas du tout abordée scolairement ou médiatiquement. C'est aussi une absence dans le sens où, à l'époque, l'Algérie est une terre que je ne connais pas. L'art m'a permis d'exprimer des émotions dont je ne suis alors pas encore conscient.

Lorsque vous enseignez les arts plastiques, incitez-vous vos élèves à s'inspirer de leur passé, de leur histoire pour créer ?

M.T : J'enseigne le design à des lycéens. J'aborde des notions sur le passé et le présent avec eux. Que

fait-on du savoir-faire traditionnel ? Comment se positionner en tant qu'héritier d'une culture et une technique anciennes ? Il s'agit d'accorder une place au passé dans le présent. La place de l'homme dans les sociétés est en tension avec la place de la machine ; les techniques anciennes font aussi partie de la transmission du savoir.

Comment a germé l'idée de ce film ?

M.T : Le travail que vous avez vu est un travail d'illustration à l'origine, que j'avais réalisé pour un livre que j'ai coécrit, *Le choix de l'ogre*, qui est une réflexion sur la transmission de cette histoire. J'avais travaillé avec une professeure de l'Université de York, qui avait vu mes illustrations, et qui souhaitait que j'explique ces illustrations à ses élèves. Nous avons travaillé en visio, et j'ai ensuite soumis l'enregistrement de ce travail à la sous-préfecture de Dreux. Ils m'ont demandé alors si je pouvais en faire un court-métrage à l'occasion des soixante ans de l'arrivée des harkis à Dreux. Ils cherchaient des éléments pour l'exposition, et mon travail semblait correspondre à ce qu'ils souhaitaient.

Comment avez-vous construit chacun des tableaux représentés dans le film ?

M.T : Je vous parlais d'inconscient tout à l'heure. Il y a une grande part d'inconscient dans ce travail. En réalité, quand on est fils ou fille de harki, il est extrêmement difficile d'en parler. Il y a tout un travail à faire sur la connaissance. On ressent aussi un conflit de loyauté : doit-on briser le silence des pères ? On est dans une forme d'interdit, car il nous a été demandé de taire leur parole. Le travail artistique permet une forme de lâcher-prise sans forcément raconter quelque chose. C'est à partir d'un montage spontané que j'ai décrypté ce que mon inconscient me disait. Il n'y a pas de grande réflexion.

Le carton est un matériau central de votre réalisation, il revient dans chaque tableau...

M.T : L'histoire du carton est un clin d'œil au *Choix de l'ogre*. C'est une scène finale qui relate un échange entre un père fils de harki et son fils. Lors du déménagement, le grand-père donne un carton à son fils à l'intérieur duquel il y a un revolver. Ce revolver était l'arme avec laquelle il était arrivé pour se défendre, car les tensions en France existaient encore à Paris avec des membres du FLN. Il était donc armé. Il le donne à son fils, et le petit-fils est témoin de cette scène, mais son père lui interdit de regarder dans ce carton. C'est un déclic dans l'imaginaire de cet enfant, qui imagine que le grand-père a transmis à son père quelque chose, et qu'il recevra lui aussi, un jour, cet héritage. Dans la dernière scène du film, on revoit ce carton fabriqué par un enfant, et qui est un trésor caché. Le carton symbolise ce que perçoit l'enfant au travers de son héritage silencieux. C'est une approche de l'histoire des harkis par le regard d'un enfant.

Est-ce pour cette raison que le film est très poétique, onirique ? Parce qu'il est raconté par le regard d'un enfant avec ses rêves, ses espoirs et ses interrogations ?

M.T : L'idée me plaît. Quand on est héritier de l'histoire des harkis, on est pris en otage par cette histoire. C'est l'histoire de deux camps qui ne se comprennent pas. Le travail et la vision que je présente sont aussi une autre proposition : il s'agit de résister à cette prise d'otages, de se dire qu'on peut regarder l'histoire comme on le souhaite, qu'elle n'est pas forcément définie par les autres. C'est l'innocence de l'enfant qui m'intéresse dans cette démarche.

C'est une volonté de réconciliation, au final ? Que chacun se réconcilie avec sa propre histoire, à sa manière.

MT : Exactement. Avec lui-même. Je pense qu'avant tout, derrière cette dramatique histoire coloniale, il y a une injustice plus intime. Cette histoire a brisé des hommes et des femmes dans leur rapport au monde. Les conséquences sur l'intime ont provoqué un conflit au sein même des Algériens, une perte de confiance. C'est pour ça que je trouve intéressant de pouvoir se réconcilier avec soi-même. Il y a une part

de culpabilité, lorsqu'on est colonisé, on a un rapport difficile avec soi-même.

Cela doit aussi avoir un effet sur la construction de l'identité ?

M.T : Tout à fait, qui plus est quand on devient harki et par la suite enfant de harki. La confusion identitaire est encore plus marquée. C'est compliqué de pouvoir se construire. En 1830, lorsque la France arrive en Algérie, les tribus sont régies par l'Empire ottoman. Les tribus sont déjà en rivalité entre-elles : c'est une identité qui est propre au territoire. On se définit ou se contre-définit par rapport à une autre tribu. Les limites se posent en marquant l'écart avec l'autre. La France utilise les rivalités entre tribus pour prendre le contrôle des territoires, et elle continue à appliquer cette stratégie jusqu'à la création des harkis. Ils sont le fruit de la stratégie militaire qui consiste à diviser pour mieux gérer les situations. C'est aussi pour ça que depuis soixante ans, la question harkie ne parvient pas à décoller. On ne s'est toujours pas remis, finalement, du contexte dans lequel ces événements se sont déroulés. L'Etat français porte des valeurs, mais ce qu'il n'a pas fait est de reconnaître qu'à un moment donné, il n'a pas respecté ces valeurs-là.

Travaillez-vous sur de nouveaux projets ?

M.T : Actuellement je travaille sur une petite fiction qui aborde encore d'une autre manière la question de la transmission. Ce sera relié à une identité plus ancienne, qui est propre à ma culture. Je suis issu de la culture kabyle, où la structure identitaire est basée sur la filiation et l'appartenance à un père, à un grand-père. C'est un regard vertical, temporel. En 1870, l'Etat français cherche à exproprier les terres des algériens. Pour le faire légalement, il a besoin d'un acte de vente, et pour avoir un acte de vente, il faut avoir un patronyme. Or, la plupart des Algériens n'ont pas de patronyme : ils appartiennent à une lignée. On leur impose des noms de famille. Je trouve que c'est l'exemple parfait de la désorientation identitaire : on leur donne des noms qui correspondent à des espaces, des noms de village ou de lieu-dit. On est passé du temporel au spatial. Mon cheminement sera de faire marche arrière, de traiter la frontière entre le temporel et le spatial.

ENTRETIEN avec Yakoub ABDELLATIF

Dans son roman *Ma mère dit « Chut »*, Yakoub Abdellatif raconte son enfance à Poix-de-Picardie.

Entretien mené par Yousra Khaled-Khodja.

Pouvez-vous nous faire part de l'histoire de votre famille ?

Je suis né en Algérie et je suis arrivé en 1962 dans un petit village appelé Poix-de-Picardie, avec 200 militaires supplétifs environ, car mon père était harki. J'ai grandi dans une grande bâtisse surnommée « le château », jusqu'en 1974, où mon père a ensuite fait bâtir une maison

à quelques mètres de ce lieu d'accueil. Puis j'ai moi-même quitté Poix pour aller faire des études à Amiens, ville la plus proche.

Dans vos œuvres, notamment *Ma mère dit « Chut »* et *Héritage*, vous mettez en avant le silence. Le silence de cette mère qui dit « chut » ou de ce père qui ne dit pas qu'il est harki. Comment définiriez-vous le silence ?

Comme de la pudeur. Les Kabyles accordent aux parents un grand respect. On a l'impression de n'exister qu'à travers eux. On ne peut pas dire « je t'aime » à nos parents. Les Kabyles sont des gens fiers, qui ne montrent pas leur fragilité. C'est un code : on n'a pas besoin de parler, tout est instinctif. L'instinct, sentir...

Ce silence est-il un moyen de se protéger, d'oublier ce qu'il s'est passé ou de se préserver d'une autre manière ?

Pas spécialement. Les Kabyles ne diront jamais « il fait froid » mais plutôt « le froid est tombé sur moi ». Ils adoptent une position de victime, jamais de coupable. Ce silence peut exprimer la douleur ou le choix de ne pas parler, mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le comprendre. Le silence, c'est le respect. Dans la famille, on ne répond pas à ses parents. On dit souvent : « Celui qui naît une journée avant toi aura toujours une journée de malice de plus ». Le père transmet cette sagesse. J'ai grandi avec cette pudeur et, encore aujourd'hui, je reste très pudique. Cette pudeur se transmet de génération en génération. Elle est profondément ancrée. C'est un héritage. Je viens d'une civilisation de tradition ancestrale.

Je reviens sur cette idée de pudeur. Le fait d'avoir écrit *Ma mère dit « Chut »* n'est-il pas contraire à cette pudeur, puisque vous avez brisé le silence ?

Oui, c'est vrai. Dans le roman, je dis que j'écrivais parce que je n'arrivais pas à parler à mon père. *Ma mère dit « Chut »* est un roman que j'ai écrit très rapidement : ma mère était en train de mourir et j'avais des choses à lui dire. Pour moi, l'écriture est une psychanalyse à ciel ouvert. « On n'écrit jamais pour devenir écrivain, mais pour rechercher en silence la part manquante » écrit Bobin. C'est un point de vue partagé. Quand on souffre, on a des choses à dire, et cela vient tout seul. C'est cela l'écriture, c'est cela la littérature. C'est ce qui nous permet de nous supporter, dira un autre auteur...

Comment votre famille a-t-elle accueilli votre livre ?

Ma mère ne savait ni lire ni écrire, donc elle ne l'a pas lu. Par contre, j'ai eu deux ou trois réflexions de membres de ma famille, mais ensuite ils ont compris ma démarche. C'est quelque part de laisser une trace d'un parcours parfois terriblement terrestre et imparfait.

Pensez-vous qu'il est juste de parler de « communauté harkie » ou d'« identité harkie » ? Que signifie cela pour vous ?

Je ne suis absolument pas dans une mémoire rancunière. Ce que je suis devenu, je le dois à mon passé et à mon parcours. La cristallisation d'un passé, aussi douloureux soit-il, n'est pas ma tasse de thé. Pour moi, le présent est un cadeau. On est vivant, c'est beau non ? C'est un don que l'on reçoit dans le présent. Peut-être que si j'étais resté en Algérie, je ne serais pas devenu ce que je suis aujourd'hui. Mon identité, ce n'est pas la couleur de ma peau. Je suis riche de ma triple appartenance. Il y a en moi le Français d'adoption, le Kabyle de naissance et un troisième personnage qui regarde ces deux-là se battre. Pour certains, ce qui est mon cas, ce trop-plein devient de la création, une imagination fertile, pour d'autres, il peut être délinquance, mal-être. C'est dans tous ces personnages que je puise une force. C'est mon destin. Peut-être que si j'étais resté en Algérie, je serais resté dans ma montagne et n'aurais jamais vécu tout ce que j'ai vécu. Mon père, qui a élevé huit enfants malgré

la pauvreté, disait quelque chose de très beau : « Je préfère que ce soient les autres qui m'arnaquent. ». C'est puissant, c'est fort. Gloire à lui. Il était détaché des choses matérielles. Pour lui, la vie était un théâtre, un jeu. Réussir, ce n'est pas accumuler des diplômes ou de l'argent, mais c'est être bien dans sa tête pour être bien dans sa peau. Le reste, c'est de la poésie on dira. Une inspiration, la part manquante. Je ne fais pas de ce qui m'a manqué un fardeau, j'en fais une richesse.

Comment êtes-vous arrivé à l'écriture ?

Comment je suis venu à l'écriture ? Avant, j'étais timide. J'écrivais pour moi, et je le cachais. Puis, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a initié au théâtre. Quand j'ai annoncé à mon père que je quittais mes études de droit pour faire du théâtre, ma mère a dit : « chut ! ». Lui, cela l'a surpris. Il m'a dit « quoi tu vas faire la poule sur scène ! Va-t'en, tu ne seras plus jamais mon fils ! ». Mon père m'aimait, il avait peur pour moi. Ensuite, il a été content. C'est normal, quand on est déraciné, on a besoin de sécurité. Quand il a vu que cela fonctionnait, il a fini par apprécier.

Dans la pièce de théâtre Héritage, il y a un marquage au sol qui ressemble à la forme de l'Algérie. Les acteurs jouent dans ce périmètre, entrant et sortant de cette délimitation. Est-ce une manière de présenter l'identité ?

C'est le metteur en scène qui a fait ce choix. Nous en avons discuté, mais cela vient de lui. C'est un sujet qui l'a interpellé, car il estime que l'histoire des harkis, on n'en parle pas. Ce sont les enfants de l'ombre, ceux de la honte ou de la trahison, comme se plaisent à dire certains. Mais il ne faut pas être manichéen, la guerre d'Algérie, il faut la regarder plusieurs fois pour bien comprendre.

Quelles nouvelles histoires ou perspectives aimeriez-vous explorer dans vos prochains travaux ?

J'espère écrire sur un peu tout. J'ai déjà écrit plusieurs œuvres sur les harkis. *Ahmed bouffout la gamelle et les fourchettes avec* (publiée aux éditions de l'Avant-scène théâtre, mise en scène par Gabriel Garran) est celle qui m'a fait connaître. Quand on écrit, on ne décide pas vraiment du sujet. Il suffit que quelque chose nous touche, et cela démarre. On ne s'assoit pas en se disant : « je vais écrire sur ça ». Ce sont toujours les autres

qui nous inspirent et nous poussent à écrire. Comme des muses...

Quel message souhaitez-vous transmettre au travers de vos œuvres ?

Il n'y a aucun auteur qui ne parle pas de lui. Dans *Héritage*, le personnage dit : il est difficile de parler d'autre chose que de soi. Être altruiste, c'est comprendre notre passage sur terre. Quand je travaille avec des collégiens, nous abordons les émotions : la peur, la jalousie, la rancœur, la joie... Il y a des émotions négatives et des émotions positives. J'essaie de tirer vers le positif. J'essaie d'être un bâtisseur, de construire. Ne pas détruire. Il y a une différence entre réfléchir et cogiter. Réfléchir, c'est penser en profondeur. Cogiter, c'est tout ramener à soi, à ce « moi, je » : « moi, je souffre, moi, j'ai mal ». Moi, je suis bien... J'essaie de réfléchir. Dans *Héritage*, le personnage évoque la foi, la spiritualité et la religion. Mais dans quel ordre met-on cela ? C'est une pièce empreinte de sagesse. Je fais dire cela par un enfant, car les jeunes sont souvent un peu plus lucides que nous le sommes, nous autres les adultes. Le message est celui de l'amour et de la fraternité.

Héritage, c'est du théâtre dans le théâtre, une sorte de mise en abyme. La vie elle-même est du théâtre. On dit que « si on devait construire la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente ». Et c'est tant mieux, car le vrai bonheur, c'est l'Espérance. C'est l'espoir. Héraclite disait : « sans l'espérance, nous n'obtenons pas l'inespéré ». J'essaie de vivre le présent, sans certitudes, sinon, il n'y aurait aucune magie, aucun rêve. Il n'y a rien après ? Je n'en sais rien et je ne veux pas savoir. Je dis je ne sais pas. Si je savais ce qui allait se passer dans 10 minutes, je pense que je finirai par m'ennuyer. Tout savoir, sans ce sentiment d'inachevé. Je serais fini, désespéré... J'aurais peur d'un vide.

La place de la religion revient dans vos deux ouvrages : dans *Ma mère dit « Chut »*, c'est le silence de Dieu face à la misère. Dans *Héritage*, c'est un fils qui tente de renouer avec les racines religieuses de son père. Que vouliez-vous évoquer précisément ?

Je veux transmettre l'amour. Qu'est-ce que la religion ? Les livres sacrés disent que notre destin ne dépend que d'un pouvoir surnaturel. Mais ces livres sacrés ont été écrits par des

hommes, avec leur part de subjectivité. Chaque religion prétend être la meilleure, mais elles sont similaires. Quand je vais à une messe, je frissonne, tout comme lors d'une cérémonie juive ou musulmane. Dans *Héritage*, Le personnage du fils dit: « la religion est amour. Dieu n'est ni animal ni monstre, il est amour »... La religion veut dire relire. La Bible, c'est le livre, le Coran veut dire *kra*, lis.